

LE PLAISIR  
LE PLAISIR  
LE PLAISIR  
LE PLAISIR  
LE PLAISIR  
LE PLAISIR

# des livres

- Best-seller : Une invitation pour Matlock, de Robert Ludlum/D-2
- Lettres québécoises : Homo plasticus, de François Hébert; Lettres d'une autre, de Lise Gauvin; quatre nouveaux poètes/D-3
- Philosophie : Heidegger et le nazisme, de Victor Farias, et la traduction d'Être et temps, de Martin Heidegger/D-4
- Feuilleton : La Fille du shérif, de Marcel Aymé/D-5
- Lettres françaises : Les Vaisseaux du cœur, de Benoît Groult; quatre romans d'Emmanuel Bove/D-5
- Sport : Les Jeux Olympiques d'hiver, de Stéphane Vallet/D-6
- Américains : trois ouvrages sur le système politique des États-Unis/D-7
- Carnets : Patrice de la Tour du Pin, quêteur du Dieu de joie, de Jacques Tremblay/D-8
- Architecture : les places publiques, l'histoire et les maisons de campagne des Montréalais/D-8
- Capsules : le palmarès des best-sellers, la vie littéraire et les ondes littéraires/D-2; la vitrine du livre/D-4; dans les poches/D-6

Montréal, samedi 13 février 1988



## «Donnez-moi des regards, des sentiments, des gens»

JEAN ROYER

POUR José Fréchette, l'écriture se révèle « le plus beau rapport amour-haine qu'on puisse trouver sur la terre ». Le succès immédiat de son premier roman, *Le Père de Lisa* (les Quinze, éditeurs), ne lui fait certes pas oublier qu'elle a mis trois ans à le terminer, dont une année complète d'un lourd silence en compagnie de ses personnages. « La crampe de l'écrivain, je connais bien, dit-elle. Durant un an, j'ai eu mal à la main. L'écriture était bloquée. J'étais sans doute incapable d'en affronter les enjeux. Puis, un beau matin, c'est reparti sans que je sache pourquoi. »

L'auteur du *Père de Lisa*, JOSÉ FRÉCHETTE : « Les mots, ce sont des outils. Ils faut qu'ils soient soumis à la situation... »

Photo Jacques Grenier

Lisa, son père et la narratrice vivent une histoire de séduction dont la tragédie est masquée par l'humour — comme il se doit. Cela se lit d'un trait. On y entend la voix émue et drôle d'une nouvelle romancière qu'on pourrait situer quelque part entre Émile Ajar et Salinger. Mais cette voix reste bien celle de José Fréchette qui, à 33 ans, n'est pas snob pour deux sous, possède beaucoup de talent et un véritable tempérament d'écrivain.

« L'écriture de ce roman a brassé beaucoup de choses dans ma vie. Je me suis remise en question. Il ne me restait qu'une seule certitude : celle de mener à bout cette histoire. »

Un premier roman, abandonné après 125 pages et intitulé *La Peur des anges*, avait précédé *Le Père de Lisa*. « Il était autobiographique et racontait quatre soirées de ma vie. Mais je trouvais ce manuscrit ennuyant. Ensuite, l'histoire de Lisa s'est imposée. Tout ce que je voulais, c'était écrire une histoire de plus. Je me suis aperçu, en cours de route, que cette histoire tout à fait innocente était beaucoup plus autobiographique que le premier essai. Non pas au premier niveau mais au cinquième sous-sol de l'inconscient, *Le Père de Lisa* touchait des choses menaçantes en moi. »

Bien sûr, il n'y paraît rien. On a beau savoir que José Fréchette est psychologue de métier et qu'elle a déjà observé des chimpanzés à l'instar de sa narratrice, son roman n'a rien à voir avec sa vie de tous les jours. On y reconnaît, cependant, une histoire de séduction qui met en cause les figures du père et de la mère ainsi que les relations avec l'enfance. Mais là où la biographie commencerait, c'est la fiction qui s'installe. Une fiction qui va à l'essentiel, comme chez certains écri-

vains américains que José Fréchette admire tant.

« J'aime le rythme de la littérature américaine. Je viens de découvrir Joyce Carol Oates, c'est un pur plaisir. J'aime la façon de certains écrivains d'aller à l'essentiel, de faire un livre avec presque rien. C'est une chose dont je suis fière, avec *Le Père de Lisa* : il y a là une fragilité. Je sais que ce livre peut être balayé de la main. L'histoire joue à la frontière de la banalité. Je n'aime pas les auteurs qui vont se donner comme mission de faire la chronique d'une époque, avec beaucoup de personnages et d'événements. J'aime plutôt qu'on me parle de sentiments humains. »

Quand elle pense à ses écrivains québécois préférés, José Fréchette mentionne deux auteurs de chansons, Michel Rivard et Pierre Huet. En général, la littérature québécoise ne l'impressionne pas. Sauf peut-être celle de Michel Tremblay, qui lui parle, cependant, de moins en moins, dit-elle. « Je me sens à distance de la littérature québécoise. Je la lis comme on regarde passer un train. J'ai l'impression que certains auteurs veulent faire plus beau que pour but principal de jouer avec les mots, de les retourner de bord. Cela ne me touche pas. Cela m'endort. Ce que je cherche, dans un roman, c'est du sentiment humain. »

L'esthétique de José Fréchette tient plus à la vérité qu'à la beauté. La romancière ne recherche pas le style pour le style mais plutôt la vérité dans chaque mot, dans chaque détail de l'histoire. Elle a gommé de son manuscrit, pourtant déjà mince, une quinzaine de pages qui, même si elles étaient réussies, ne collaient pas très bien au personnage de Lisa.

« Je ne peux pas laisser passer des

choses seulement pour la beauté des choses. Bien sûr, je m'amuse aussi avec les mots. Mais les mots, ce sont des outils. Il faut qu'ils soient soumis à la situation. Il ne faut pas se laisser emporter par les mots. Je me demande toujours si ce que j'écris est vrai par rapport aux personnages. C'est peut-être pourquoi je peux écrire deux phrases en trois heures, certains jours. C'est comme si chaque phrase portait à bout de bras le roman.

« Ce rapport entre la vérité et la beauté est très important pour moi. Par exemple, si je regarde un album de voyage ou de famille, je n'aime pas les photos de paysages ou de cathédrales. La photo que j'aime le plus, c'est celle où la personne est assise devant la caméra et sait qu'elle se fait photographier. Cette confrontation nous révèle quel genre de personne elle voudrait être. Une telle photo nous en apprend plus qu'un instantané. Donnez-moi des gens, donnez-moi des regards. C'est ce que je cherche dans tout ce que je fais. »

José Fréchette n'est pas de celles qui prétendent être heureuses à tout prix. Elle est contre cette « société du bonheur » à laquelle on voudrait nous faire croire. « On peut très bien être malheureux et aimer. On dirait que, dans cette société, il faudrait vivre les peines d'amour avec sérénité, en mangeant des légumes verts et en faisant de l'aérobique ! Moi, je réclame le droit d'être malheureuse ! Quand on se promène sur la rue, on voit plein de gens malheureux mais tout le monde fait comme si... Pourquoi faudrait-il absolument être bien dans sa peau et toujours ? On a beau manger des légumes verts autant qu'on veut, une peine d'amour sera toujours une peine d'amour, qui dérange et qui fait mal. »

## La buse et l'araignée



Un roman, fort et audacieux : c'est ainsi que se présente *La Buse et l'araignée*, de Jean-Yves Soucy. Il s'agit, en fait, de deux longs récits qui disent les chemins parallèles d'adolescents en révolte, l'un contre son père, l'autre contre sa mère. Et de leur quête d'affection alimentée par un complexe d'Oedipe traumatisant. Un ouvrage publié dans quelques jours aux Herbes rouges.

JEAN-YVES SOUCY

J'AI toujours détesté mon père et il le devinait, qui ne s'occupait pas de moi. Sans doute que ma haine le blessait car il s'absentait constamment de la maison; quand il rentrait, c'était fin soulé, pour

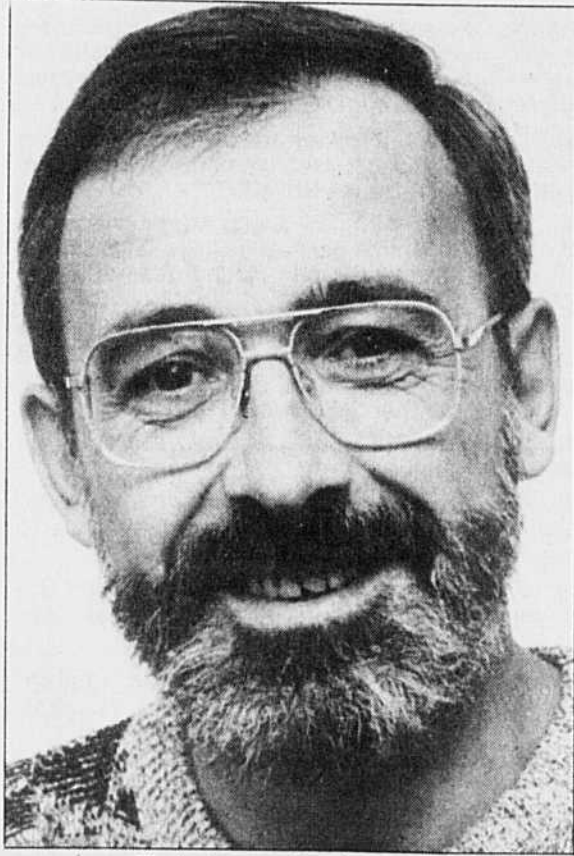


Photo Jacques Grenier/Herbes rouges

JEAN-YVES SOUCY.

ne pas me voir. Maman gueulait, avec raison; il la frappait en jurant. Ensuite, il pleurait et, morveux, quémandait notre pardon. Je lui tirais la langue; maman, elle, pardonnait toujours. Et ça recommençait le lendemain. J'ai suggéré à maman qu'on déménage pendant qu'il serait absent. Elle m'a répondu de ne jamais répéter pareille sottise. Ce n'était pas une sottise, bien au contraire, la meilleure solution. Elle était malheureuse, si malheureuse que je n'y pouvais rien faire. Je pleurais chaque soir, pas tant du comportement de mon père que de la souffrance de maman. Et je rêvais de le tuer. Quand la télévision montrait des meurtres, je m'imaginai à la place de celui qui tirait, et c'était mon père qui recevait les balles. Pendant quelques secondes, je nageais en pleine euphorie. Tout serait devenu si simple ensuite ! Maman aurait été heureuse avec moi, je lui

aurais fait oublier ses malheurs passés, cet homme qui lui avait gâché ses plus belles années.

Mais elle l'aimait et voulait continuer de vivre avec lui. Elle l'absolvait en le priant de s'amender; il promettait, et chaque fois elle le croyait, espérait contre toute logique. Quand ma grand-mère maternelle déblatérât contre lui, maman prenait sa défense : « Il faut le comprendre... » Et patati, et patata... Le comprendre, hein ! Facile de comprendre que c'était un lâche, un sans-cœur et un égoïste. Comment pouvait-elle continuer de l'aimer ou, du moins, se le faire accroire ? Je le trouvais d'une laideur repoussante. J'avais des nausées en pensant qu'il couchait avec ma mère si belle, qu'il l'embrassait avec son haleine puante, qu'il la touchait avec ses pattes sales, qu'il la... Comme je jalouais les enfants qui me racontaient que leurs parents venaient de se séparer !

Peut-être que... Oui, quand j'étais petite, très petite, j'aimais follement mon père. Et lui aussi, il m'aimait. Il me prenait sur lui et, des heures durant, me berçait. Je m'endormais dans ses bras si forts, doux pourtant. À cette époque, il avait une bonne odeur. Je ne me lassais pas de son « parfum à moustache » (c'est ainsi que j'appelais sa lotion après-rasage) qui m'enveloppait tel un cocon. Quand nous sortions, il me donnait la main ou, plus souvent encore, me hissait sur ses épaules d'où je dominais le monde. J'étais alors plus grande que les plus grands adultes, et, avec les longs pas de mon père, aucun lieu n'était trop loin pour moi. Je disais « là ! », et en quelques secondes nous y étions; « là-bas ! », et nous nous y rendions.

En ce temps-là, je considérais mon père comme mon homme à moi, à moi seule; il le serait toujours, et quand je vieillirais, je le prendrais pour mari. Ma mère et moi, nous nous le disputions en silence, chacune essayant de l'attirer à elle. Même que je lui disais parfois : « Tu es méchant, va-t-en ! Laisse-nous seuls, c'est mon mari à moi. » Cela la faisait sourire et j'en rageais. J'enviais sa beauté, ses formes que tous les hommes remarquaient. Je souhaitais qu'elle tombe amoureuse d'un voisin et parte avec lui, comme dans les films.

Et puis un jour... Je ne sais pas pourquoi, il a cessé de m'aimer et m'a abandonnée. Je ne me rappelle aucun événement particulier, ni période de transition; j'étais tout pour lui, et le lendemain, je n'existais plus à ses yeux. Je me souviens seulement que je me suis mise à le détester de toute mon âme. Il était subitement devenu un être odieux, un soldat violent et brillard.

Maman et moi nous retrouvons dans le même bateau, femmes trahies que l'épreuve rapproche. Je la découvrais toute douceur et sensibilité. J'avais été injuste et, surtout, m'étais trompée de personne en aimant : elle seule méritait mon affection. Il fallait que je remplace son mari, car même s'il n'avait pas quitté le foyer, rentrait parfois, il resterait à jamais un absent. Je devais aimer maman à sa place; elle, m'aimer pour deux. À compter de ce moment, j'ai désiré que cet homme disparaisse tout à fait.

Longtemps j'ai cherché le moyen de le liquider (parricide, disait le dictionnaire), sans rien trouver que des histoires compliquées qui n'aboutiraient pas, que des machinations hors de portée d'une fillette de sept ans. Les mois passaient, et il était toujours là, à nous empoisonner la vie, à nous empêcher de nous consacrer totalement l'une à l'autre. Pourtant, la solution était toute simple, et c'est mon vieil ami qui me l'a donnée à son insu. J'ai arrêté mon plan; prête, j'ai guetté le moment propice, de la même manière que la buse regarde l'attaque pour ne frapper qu'à coup sûr. Quand les conditions favorables furent réunies, je n'ai pas hésité une seconde. [...]

(Tous droits réservés, 1988, éditions des Herbes rouges.)

## Le Nouveau Monde à portée de toucher

La seule librairie au pays à se spécialiser dans l'histoire du Québec

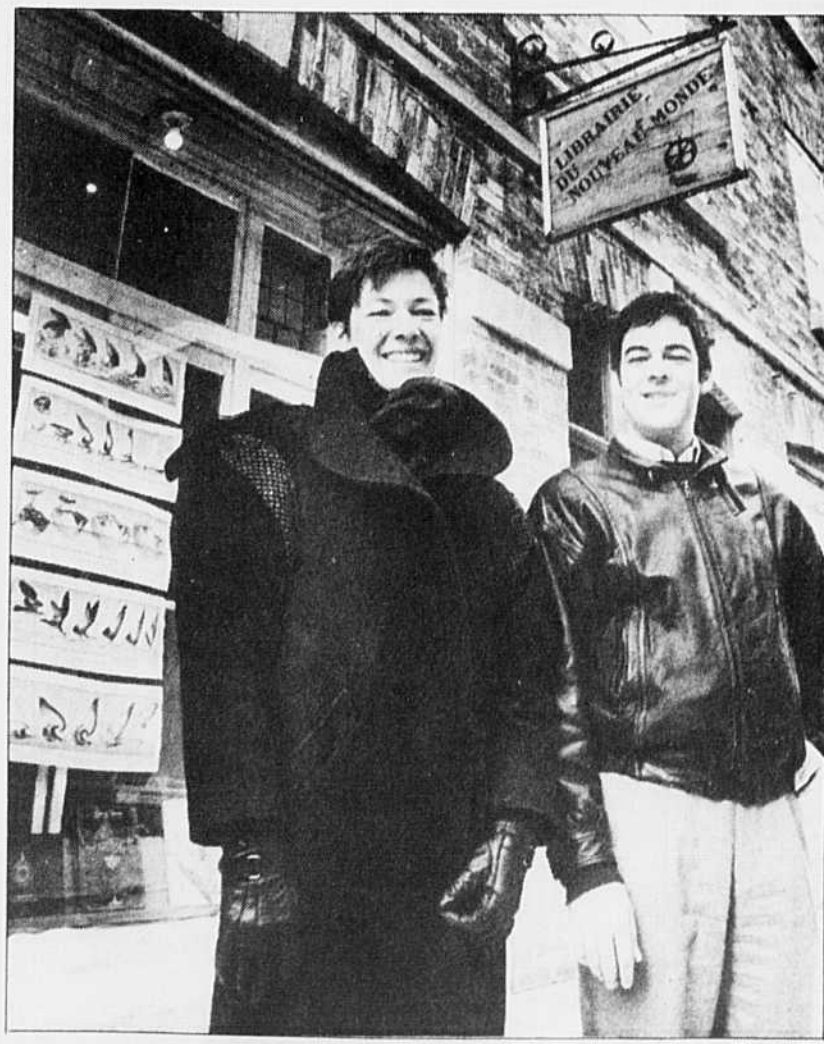
JULIE STANTON

QUÉBEC — Vous cherchez désespérément un ouvrage qui aurait été écrit sur votre bilinguisme ? Il vous manque des éléments de premier ordre pour compléter un travail en ethnologie portant sur les Inuits ? La costumière aurait besoin de plus d'informations concernant le costume d'époque au début du siècle dernier ? Vous ne fatiguez pas à courir partout ! La réponse à vos affres, vous la trouverez à coup sûr dans l'un des 5.000 titres de la librairie du Nouveau Monde, la seule du genre au pays à se spécialiser dans l'histoire du Québec.

Sise rue Saint-Pierre, juste à côté du musée de la Civilisation, cette caverne d'Ali Baba renferme des trésors non seulement pour les historiens, ethnologues, archéologues et autres chercheurs, mais aussi pour le simple citoyen avide de remonter aux origines, de feuilleter l'album de famille, de découvrir les hauts et les bas de notre histoire maritime ou, encore, de visiter Québec et Montréal via leur passé architectural. Tout mais tout y est... ou presque !

Dénicher le titre rare, fournir une liste informatisée d'ouvrages traitant des événements socio-politiques à s'être déroulés chez nous de 1867 à 1917, établir le contact entre deux chercheurs, rien ne semble impossible à Jérôme Leclerc et Danielle Gagnon, pour qui ces différentes démarches ne posent guère plus de dé-

Suite à la page D-8



DANIELLE GAGNON et JÉRÔME LECLERC devant leur librairie.



Le nouveau roman de JACQUES FOLCH-RIBAS  
LE SILENCE OU LE PARFAIT BONHEUR

168 pages — 14,95 \$

Une étrange histoire, raffinée et sauvage à la fois, contée par un écrivain qui connaît le poids des mots et des silences.

En vente chez votre fournisseur

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

## LES BEST-SELLERS

### Fiction et biographies

1 Myriam première	Francine Noël	VLB	(1)*
2 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(2)
3 Une invitation pour Matlock	Robert Ludlum	Laffont	(3)
4 Blizzard sur Québec	Alice Parizeau	Québec/Amér.	(5)
5 Brume	Stephen King	Albin Michel	(4)
6 Sans les mains	P. D. James	Mazarine	(9)
7 Les Filles de Caleb I et II	Arllette Cousture	Québec/Amér.	(-)
8 La Nuit sacrée	Tahar Ben Jelloun	Seuil	(6)
9 L'Amour au temps du choléra	G. Garcia Marquez	Grasset	(7)
10 L'Héritage	Victor-L. Beaulieu	Stanké	(8)
11 Le Fou du père	Robert Lalonde	Boréal	(-)

### Ouvrages généraux

1 Prévenir le burn-out	Jacques Languirand	Héritage	(2)
2 La Bombe et l'orchidée	Fernand Seguin	Libre Expression	(1)
3 Dieu ne joue pas aux dés	Henri Laborit	éd. de l'Homme	(3)
4 La Part du lion	Linda McQuaig	du Roseau	(4)
5 Génération II	Hamon et Rotman	Seuil	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoûte, Garneau, Laiberte; Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trols-Rivières; Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Libraires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

\* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

## Les best-sellers Hasch de guerre

**UNE INVITATION POUR MATLOCK**  
Robert Ludlum  
Paris, Robert Laffont  
1987, 353 pages  
(titre original : *The Matlock Paper*, 1973)

### SYLVIE MOISAN

JAMES MATLOCK est professeur de littérature anglaise à l'université de Carlyle, dans le nord-est des États-Unis. Il mène une vie rangée dans cette petite ville apparemment sans histoire, jusqu'à un jour où il est contacté par un agent fédéral qui lui apprend que Carlyle est, en fait, le chef-lieu d'une puissante organisation criminelle, baptisée « Memrod ». Trafic de drogue, maisons de jeu, prostitution, les activités de l'organisation sont très diversifiées et représentent une dangereuse menace pour le pays. Memrod a des complices dans tous les milieux et a même infiltré la police de Carlyle.

L'agent Loring remet à Matlock une mystérieuse invitation qui doit lui permettre d'assister à une réunion secrète entre les membres de l'organisation Memrod et les dirigeants de la pègre locale. Si Matlock accepte cette mission dangereuse, bien qu'il soit averti que plusieurs de ses collègues sont impliqués dans

l'affaire, c'est surtout parce que son jeune frère est mort d'une overdose et qu'il entend bien contribuer à faire cesser l'odieux trafic de drogues. Mais, le soir même, l'agent fédéral Loring est assassiné et Matlock devra se débrouiller seul.

Nous assisterons alors à toute une série de rebondissements dans l'histoire. Matlock devra faire face aux terribles complices de Memrod sans pouvoir désormais compter sur l'aide des services de sécurité qui lui ordonnent de cesser son enquête. Sa fiancée sera violée et torturée, sa maison dévastée et sa vie constamment menacée. Il en viendra même à tuer un homme pour échapper au péril. Mais il tiendra bon. Après avoir mis sa fiancée sous bonne garde, il réussira à remonter la filière du crime jusqu'à la tête dirigeante. Grâce à la complicité de militants noirs armés jusqu'aux dents et fort bien entraînés, il démantèlera le réseau dans un ultime combat qui fera 23 morts, ce qui nous vaudra quelques sanglantes descriptions.

Ce roman, écrit en 1973 et récemment traduit, nous ramène à l'époque des cheveux longs, des manifestations estudiantines et du *Black Power*. Il nous arrive d'être surpris à l'évocation de ces « méchants drogués » qui fument du hasch ou de la mari et on pourra

s'étonner d'y voir des professeurs d'université consommer régulièrement de l'acide. La cruauté machiavélique du chef de Memrod, l'énorme puissance de l'organisation, de même que l'identité de ses membres nous paraissent également quelque peu invraisemblables, mais, après tout, peut-être cela tient-il à notre connaissance insuffisante des milieux interlopes !

L'auteur mène son récit de main de maître. Dès le départ, tous les éléments sont savamment mis en place puis, à mesure que l'histoire avance, le rythme s'accélère, le suspense grandit et l'intrigue se resserre jusqu'au dénouement final, ce point culminant où le lecteur, le coeur battant et la gorge serrée, découvrira enfin qui est le mystérieux chef de Memrod.

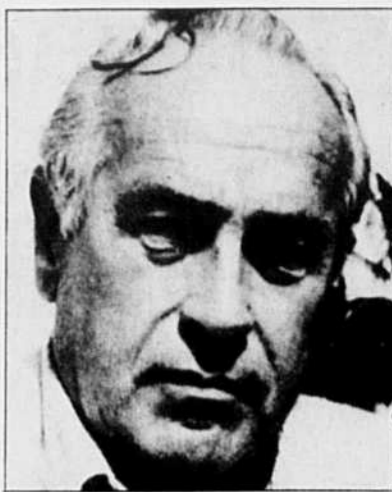


Photo Michelle Ryder / Grafton Books  
ROBERT LUDLUM.

## À l'exécutif du SLM

LES MEMBRES de la corporation du Salon du livre de Montréal nommés lors de l'assemblée annuelle tenue récemment sont : Roch Carrier, auteur (président), Pierre Lespérance, éditeur (vice-président), François Beauvais, papetier (secrétaire), Éric Ghédin, éditeur (trésorier), Jean-Claude Guichard, libraire (conseiller), et Gérard Lefebvre, distributeur (conseiller).

Sont également membres de la corporation : François Barcelo, auteur, André Bastien, éditeur, René Bonenfant, éditeur, Stéphane Carré,

libraire, Jean-Pierre Gagné, imprimeur, David Homel, traducteur, Lucie Julien, conseillère en littérature jeunesse, Monique Khouzam, bibliothécaire, Yvon-André Lacroix, bibliothécaire, Elisabeth Marchaudon, libraire, Ralph Rhyman, éditeur, Guy Saint-Jean, éditeur, Catherine Saouter-Caya, éditrice, et Jean-Yves Soucy, auteur.

Le prochain Salon du livre de Montréal (11e édition) se tiendra à la place Bonaventure du 17 au 22 novembre 1988.

## LA VIE LITTÉRAIRE

### MARC MORIN

#### Septième édition du prix Edmond-de-Nevers

UNE ÉTUDIANTE de deuxième cycle à l'Université Laval, Hélène Bédard, vient de décrocher le septième prix Edmond-de-Nevers, attribué par l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC). L'ouvrage primé par l'institut est une thèse de maîtrise en histoire : *Les Montagnais et la réserve de Betsiamites, 1850-1900*, dirigée par Marc Vallières et co-dirigée par Denys Delage.

Le jury du prix était présidé par Brigitte Dumas, du département de sociologie de l'Université de Montréal. Pour cette septième édition du prix Edmond-de-Nevers, l'IQRC a reçu 31 inscriptions provenant de sept universités québécoises, dont 18 pour les seules universités Laval et de Montréal. La littérature était la discipline la mieux représentée avec neuf candidats.

Pour encourager la formation de jeunes chercheurs en matière culturelle, l'IQRC assure la publication de la thèse primée et remet à son auteur une médaille commémorative. La remise

officielle du prix 1988 à Mme Bédard aura lieu le 22 avril, à l'occasion du Salon international du livre de Québec.

### Gilles Tibo à Bologne

L'ILLUSTRATEUR Gilles Tibo a été invité à participer à une exposition mondiale des meilleurs illustrateurs de livres pour enfants, dans le cadre de la 25e Foire du livre de jeunesse qui aura lieu à Bologne (Italie) du 7 au 10 avril.

L'ouvrage qui sera exposé est *Annabel Lee*, d'Edgar Allan Poe, dans la traduction française de Stéphane Mallarmé, publié en 1987 (également en anglais) par les livres Toundra.

Gilles Thibault, qui signe « Tibo », est né à Nicolet en 1951. Autodidacte, il a illustré plus de 30 livres pour enfants mais considère *Annabel Lee* comme son meilleur travail.

### Rock, le roman

UNE SEMAINE avant que la

miniserie dramatique *Rock* prenne l'affiche à Radio-Canada, les éditions JCL, de Chicoutimi, lançaient hier, à Montréal, le roman du même titre, d'Alain Gagnon, inspiré du scénario de Monique Messier, réalisé par Jean Lepage pour les productions SDA. *Rock* est l'histoire d'un adolescent fuyeur qui découvre les pièges de la grande ville, se drogue et va jusqu'à la prostitution pour réussir à survivre.

Alain Gagnon est né à Saint-Félicien, au Lac-Saint-Jean, en 1943. Licencié en lettres de l'Université Laval, il a déjà signé une douzaine d'ouvrages, dont *Le Gardien des glaces* (Cercle du livre de France, 1984) et *L'Absent et voilà*, JCL, 1985.

Notre collègue Paul Cauchon reparlera la semaine prochaine de la miniserie *Rock* dont le premier de six épisodes sera diffusé à 21 h le jeudi 18 février à la télévision de Radio-Canada.

### Une rétrospective Gauvreau

DANS LE CADRE de quatre jours d'événements organisés par le *Playwrights Workshop*, Janou Saint-Denis ouvre une rétrospective des oeuvres du poète et dramaturge Claude Gauvreau, à la Place aux poètes de mercredi prochain. Jacinthe Chaussé, Lise Fortin, Christian et Janou Saint-Denis liront des poèmes de Gauvreau au cours de cette soirée basée sur l'essai-témoignage de Mme Saint-Denis, *Claude Gauvreau, le cygne* (Presses de l'Université du Québec, 1978).

La Place aux poètes débute à 21 h le mercredi, à la Folie du large (1021, rue de Bleury - métro Place-d'Armes). Renseignements : 397-1222.

### L'Art global oublié

L'ALBUM *Canada*, de Mia et Klaus, primé au récent gala des prix Gutenberg (voir cette chronique du 6 février), a été publié par Libre Expression, mais en collaboration avec la maison d'édition Art global. Le communiqué de Libre Expression avait omis cette précision.

## LA RECHERCHE

### La supraconductivité à haute température

par K. Alex Müller et J. Georg Bednorz

### Les petites planètes

par Pierre Thomas

### Les mutilations sexuelles

par Michel Erlich

### Les médicaments antiviraux

par Michael R. Harnden

### L'avenir des centrales nucléaires

par Claude Golinelli

### La biodépollution de l'eau

par Jean Bébin

etc.



Les jésuites, pionniers de la science moderne? par Pierre Thuillier

No 195 - 4,50\$

## Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 13 février de 14h à 16h  
MICHÈLE MAILHOT  
Béatrice vue d'en bas  
BORÉAL

Mardi 16 février de 16h à 18h  
Des élèves de Honfleur  
(France)

qui ont édité  
DES ENFANTS...  
DES ARTISTES...  
HONFLEUR  
et des élèves de  
Nouvelle-Québes

qui ont édité  
MONTREAL VU  
PAR LES ENFANTS

Vendredi 19 février de 17h à 19h  
David Schinkel et Yves Beauchesne  
LE DON  
Pierre Tisseyre

Samedi 20 février de 14h à 16h  
MARCEL TRUDEL  
Mémoires d'un autre siècle  
BORÉAL

Samedi 27 février de 14h à 16h  
Jacques Folch-Ribas  
LE SILENCE  
Robert Laffont

Samedi 5 mars de 14h à 16h  
FRANCINE NOËL  
Myriam Première  
vib éditeur

Venez regarder avec nous  
APOSTROPHES  
le dimanche à 14h30

de 9 à 9  
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT • Un an: 36,00\$  
Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE, au prix de 36,00\$.

Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom \_\_\_\_\_ Profession \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

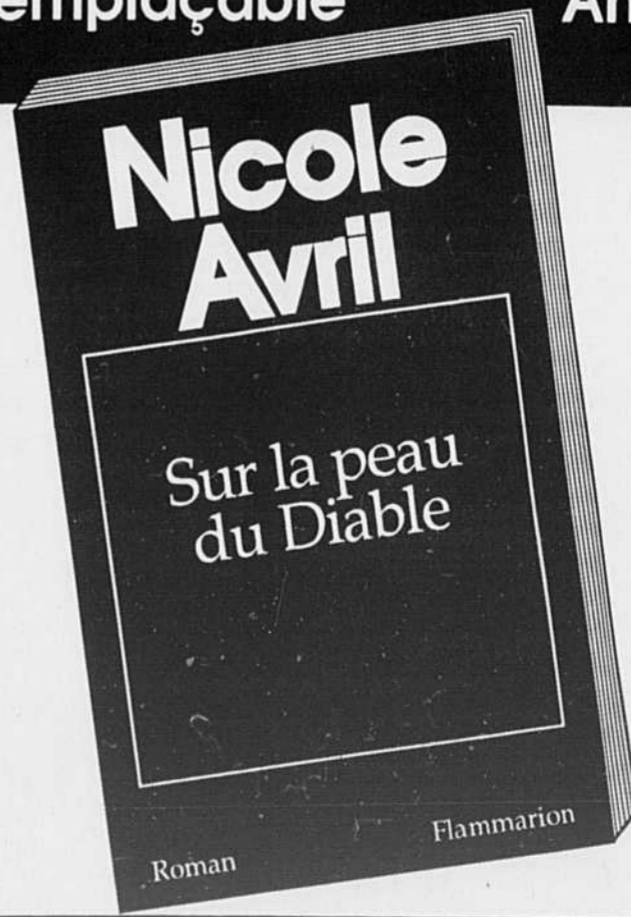
Ville \_\_\_\_\_ Code Postal \_\_\_\_\_

A retourner accompagné de votre règlement à:

Diffusion Dimédia, 539, Boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2.

«Un délai, d'au moins 8 semaines, interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) sera pour un an, à compter du premier numéro reçu.»

## Nicole Avril: des personnages aux blessures secrètes, qui recherchent l'irremplaçable Amour.



Flammarion

LE PLAISIR des livres

# Des gadgets de plastique et des polaroids de l'époque

**HOMO PLASTICUS**  
François Hébert  
Montréal, éditions du Boffroi  
1988, 130 pages

**LETTRES D'UNE AUTRE**  
Lise Gauvin  
Montréal, l'Hexagone  
coll. « Typo », 1987, 146 pages

**LETTRES QUEBÉCOISES**

**JEAN-ROCH BOIVIN**

FRANÇOIS HÉBERT est un acrobate. Homme de pirouettes éblouissantes. Homme de défis, de gageures risquées. Chacun de ses livres est une performance. Il aurait la plume sportive. Bien évidemment, un livre, c'est, en soi, une performance. Écrire, se faire publier, déjà... ! François Hébert, cet oulipien, aime bien se donner des contraintes, faire tourner des ballons sur son nez. Pour le plaisir et l'ébahissement de ses lecteurs. L'an dernier, il publiait un fablier : *Le Dernier Chant de l'avant-dernier dodo*. Tel quel. Faut le faire ! Cette année, alors que, sur la scène du TNM, nos meilleurs comédiens s'étranglent sur les plus beaux vers de Racine, il nous livre cette petite chose (130 pages, dont quelques-unes à peu près blanches) toute écrite en alexandrins !

C'est très très réussi. Très très moderne (en font foi le titre et l'illustration de la couverture). Le classicisme de la rime, les jeux de césure et de rejet, ce sont des règles à pervertir — je veux dire, François Hébert ne se prend pas pour Aragon, ni pour Racine d'ailleurs, qu'il a depuis longtemps mis dans sa pipe. Ça s'écrit sans les mains. On peut en faire une « Divine Poutine » ou une « Poutine comédie », c'est selon. Mieux encore, ça permet le recours à tous les procédés littéraires et à tous les discours (pourquoi s'en priver ?). François Hébert n'est pas à court.

Quant à l'aventure, tenez-vous bien ! Entre l'auteur-créateur, qui nous dira ce qu'il faut bien en penser, et sa création, un écrivain, (aux prises avec le héros de son roman qui se

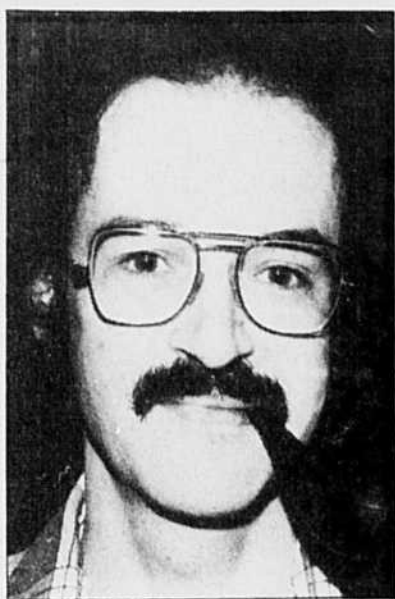


Photo Jacques Grenier

**FRANÇOIS HÉBERT.**

rebelle contre le sort que ce dernier lui fait et on le comprend : il lui donne le sida !), tous les carambolages sont permis. Descente aux enfers et montée au ciel incluses. Ça se passe à Paris (où ce fut d'ailleurs écrit en deux mois : une galéjade) dont la toponymie et les noms de stations de métro se prêtent si bien aux alexandrins. Cela est divisé en cent chants. Je ne sais pourquoi, mais je soupçonne qu'il y a une raison. Dans ces jeux savants, il faut savoir apprécier les références, s'investir un peu quand même. Bon prince, François Hébert nous donne des chants d'un seul mot, du 83e au 87e. Et pour savoir qu'en penser, voici le début du 96e chant : « L'enseignement de ce conte, car il y en a un/ (Au moins), c'est que les gens, je n'en excepte aucun, / Font, pensent et disent vraiment n'importe quoi. » Avec des airs d'écrire n'importe quoi et une élégance détachée, François Hébert nous décrit les tourments du créateur et de sa création. Divertissement raffiné que j'ai trouvé un peu long parce que, en février, je suis un peu lourd et l'insoutenable légèreté...

À leur parution, en 1984, j'avais été

vivement impressionné par la lecture des *Lettres d'une autre*, de Lise Gauvin. Je l'ai dit, j'ai l'esprit lourd, donc lent. La vie autour, je n'y comprends goutte. Aussi, j'adore les livres qui me la chuchotent, me la coupent en petits morceaux et me la servent sans pirouettes ni fariboles. Pour tout dire, j'y trouvais une peinture d'époque saisissante. Ces lettres me livraient des polaroids bien nets d'une certaine fin de siècle, quelque part en Amérique. Faut dire que les lettres, moi, depuis la mort de ma dernière correspondante, je succombe. Leur respiration et leurs silences. La communion qu'on peut interrompre et y revenir avec l'état de grâce.

Venons-en à celles-ci, de lettres, rééditées par l'Hexagone, en collection de poche « Typo ». Quatre ans plus tard, je les relis avec un plaisir neuf, plus intense que le souvenir que j'en avais. Elles me rejoignent encore mieux. Ai-je grandi, suis-je moins lourd ? Cette Maléchite, loin de sombrer dans Proust comme celle de Victor-Lévy Beaulieu, découvre les charmes pervers de notre schizophrénie particulière : notre volonté féroce de faire la fête face à



Photo Kéro

**LISE GAUVIN.**

l'apocalypse et à l'extinction, et de décaper, s'il faut un passé se fabriquer; notre dégoût de l'hiver et notre passion d'en parler; notre goût de New York, notre méfiance fascinée à l'égard de Paris et nos Rocheuses, parce que nous ne céderons rien. Etc.

Faut dire que celle qui écrit ces lettres est persane. À l'instar de Montesquieu se demandant, il y a deux siècles, comment on peut être français (!!!), elle se demande comment on peut être québécois. Chère Roxane, je dirais, la question est de plus en plus intéressante et bien intellectuelle, sans vouloir l'amoindrir. Roxane est donc persane et découvre Montréal, Québec, New York et Vancouver pour établir des pôles, mais surtout notre littérature « devenue assez coûteuse pour qu'on puisse vivre à l'intérieur d'elle... » (dixit Victor-Lévy Beaulieu dans LE DEVOIR du 30 janvier, page D-8). Et le féminisme ! Car, Persane ou Québécois, on sait bien maintenant que de révolution, ici, il n'y a eu (n'aura) que celle-là. La Persane a de l'empathie. Elle sera donc victime de la séduction agressive que les Québécois, ces xénophobes proverbiaux, colonisés et conquis se découpent eux-mêmes avec une belle vigueur et acceptent mal qu'on le leur fasse, mettent volontiers en branle pour les étrangers. Elle, Roxane, la Persane, restera dans ce sacré pays, envoûtée par le charme ambigu de ces sacrificateurs au Dieu-Soleil des plus galeuses républiques.

Lise Gauvin est aussi québécoise que Montesquieu est français, et mériterait d'être décorée. D'abord, la réédition. Bravo ! C'est un essai qui a les essentielles qualités du genre : intelligence (bien sûr), sensibilité (surtout), pénétration (là où la première et la seconde qualité permettent d'aller plus loin).

Me reste le regret d'avoir inconsidérément décidé de traiter de ces deux livres dans une même chronique. Le premier ne fait pas le poids, mais ça, c'est la rémouline journalistique de l'heure de tombée. Mande pardon.

## Connaissez-vous ces nouveaux poètes?

**FÊLURES D'UN TEMPS 1**  
Bernard Antoun  
Montréal  
Louise Courteau éditrice, 1987

**INLANDSIS**  
Marie-Claire Corbeil  
Montréal, Guernica, 1987

**MONTRÉAL BRÛLE-T-ELLE ?**  
Hélène Monette  
Trois-Rivières  
Écrits des Forges, 1987

**LA DANSE DES PLUIES DE FEMMES LES CAUCHEMARS DU CRITIQUE D'ART**  
Alain-Arthur Painchaud  
deux recueils chez Le Tournant du siècle, éditeur, 1988  
(Diffusion : Lucie Drame, 4540, avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal, H2T 2B1)

**JEAN ROYER**

LA POÉSIE d'aujourd'hui prolifère dans une diversité presque innombrable. Les nouveaux poètes ont leurs aînés. Ils savent écrire dès leur premier recueil. Plusieurs possèdent déjà une voix personnelle et un ton particulier. En voici quatre, voix étonnantes parmi les autres.

Bernard Antoun, poète d'origine libanaise, s'invente un chant souverain, fluide, où baignent les beautés du monde. Chez lui, la poésie nomme ces « félures du temps » contre le mal et l'amertume, contre la violence et la mort. Ces poèmes interrogent la condition humaine à même « la voix de la terre » et la « voix des siècles qui traverse la chair ». On y lit une maîtrise peu commune du langage :

« Aux confins de nos angoisses/ dépolluées notre citadelle de papier/ notre seul bien déridé/ - cette grande



BERNARD ANTOUN.

folie d'aimer/ malgré la haine des murs/ malgré les ronces humaines/ et les aurores qui jappent après nos lûnes. »

Marie-Claire Corbeil, au contraire, écrit le cauchemar de vivre. Sa prose douloureuse déchire des ombres. « Imaginez l'inlandsis, écrit-elle : sol édenté, rongé par la brume, sol incertain, mer et terre confondues. Imaginez-le gris, oppressant, sans confins; bosselé, crevasé, hérissé de strastuggis. »

Voilà une poésie qui ose jusqu'à l'envers de la lumière la quête de l'identité. Marie-Claire Corbeil détruit des fantômes qui ne dorment pas toujours en chaque lecteur ou lectrice et dont l'errance nous révèle

des mondes qui se défont au bord du néant. On n'oublie pas ces proses bien taillées qui répondent à l'obsession du vide et dénoncent l'antimonde dans lequel nous vivons si mal.

D'autre part, on pourrait qualifier de poètes « rockeurs » Hélène Monette et Alain-Arthur Painchaud, dont les livres s'inscrivent dans un des principaux courants de la nouvelle poésie. Car, depuis le début des années 1980, plusieurs jeunes poètes haussent la voix et remettent en question la société de consommation, du confort et de l'indifférence. Ces poètes s'attaquent à la violence dérisoire qui étirent l'individu de cette fin de siècle.

Hélène Monette ironise et crie contre des institutions sociales et politiques où l'on maquille la détresse du réel. Il y a, dans *Montréal brûle-t-elle ?*, une vigueur irrésistible, une énergie imbattable où la poésie devient un manifeste écologique au sens le plus large. Plus loin que l'ironie, voici une poésie de la révolte qui s'attaque à une société « grotesque » (où) tout le monde fait semblant :

« et moi je vous regarde à peine/ à tort comme de travers/ et moi je/ suis amère déjà complètement/ sur glace/ déjà assassinée dans l'ordre/ des choses. »

Hélène Monette conclut son manifeste sans concession : « L'humiliation à une ville : Montréal poésie. »

La « Libre City Poésie » s'est trouvé un autre héraut en Alain-Arthur Painchaud, témoin de la vie

marginale du plateau Mont-Royal mais aussi porte-parole de la révolte des jeunes. Ses deux recueils, qui viennent d'être publiés par une toute nouvelle maison d'édition, nous proposent un délire qui va du pire au meilleur. Le langage de cette poésie éclatée n'évite pas les facilités du calembour et du jeu de mots, ni les pièges du pamphlet nourri de gratuités. Le poète rebelle fonde son propos sur la présence « des sorcières attentives » et sur « la religion du présent ». En même temps, son ironie s'empare de fables et d'allégories du quotidien pour se moquer de la dégradation des valeurs politiques et sociales.

Le programme de ce poète « armé », c'est-à-dire désarmé devant notre monde, peut se lire ainsi : « Sombrer dans le délire oublier la vie/ Reconstituer la mort et déchi- queter les parcelles/ À l'horizon le sable mouvant/ Qu'on l'assaille qu'on l'assassine/ On bouche les ouvertures rien n'est permis/ Les sentinelles du romantisme sont endormies/ Et je crie dans le désert le démonte la perversité/ Qui me pousse à tendre des pièges des pièges tendres. »

À travers les éclats de cette écriture, percent aussi les accents pathétiques d'une nouvelle voix collective qui a la mémoire urbaine : « Le chien de Gauguin jappe/ Sur l'ombre des Bou-bou-macoutes/ Drapeau en berne et blasons redorés. »

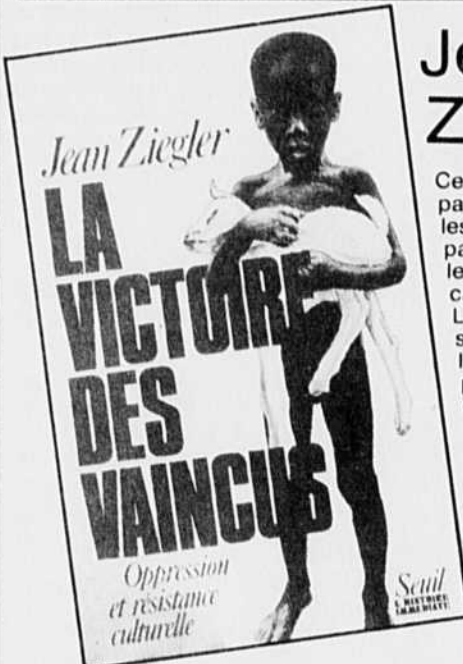
Mais il y a surtout, derrière cette poésie, le désespoir des enfants de l'an 2000 : « Nous alimenterons la fin du monde/ Avec dignité grâce et don de soi. »

# NOUVEAUTÉS ESSAIS



**H. Hamon  
P. Rotman**

Après les *Années de rêve*, qui relaient le grand chambardement des années soixante, Hervé Hamon et Patrick Rotman poursuivent la fresque d'une génération. Dans les *Années de poudre*, leur récit « vrai » nous entraîne de l'après-Mai 68 à aujourd'hui. 39,95\$



**Jean Ziegler**

Ce livre explore un paradoxe : ce sont les peuples les plus pauvres qui connaissent le plus sûrement les sens cachés de la vie. Les riches aujourd'hui sont souvent culturellement les plus démunis. Les pauvres sont l'avenir des riches. Un nouveau livre choc de Jean Ziegler. 29,95\$



**La biographie de Franz Kafka**

Franz Kafka est un véritable mythe moderne, par son oeuvre comme par sa vie. La réussite de cette biographie de Pawel tient à ce qu'il s'est attaché à décrire l'homme tout en évitant son milieu, en utilisant de façon pertinente quantité de témoignages, ainsi que tous les textes, littéraires ou privés, laissés par l'auteur. Un solide ouvrage de référence autant qu'un récit captivant. 47,95\$



**Sous la direction de Paul Watzlawick**

Nous construisons le monde, alors que nous pensons le percevoir. Telle est l'idée principale de ce recueil qui tente d'élaborer, dans les disciplines les plus diverses, ce point de vue « constructiviste ». 49,95\$



**Aldo Naouri**

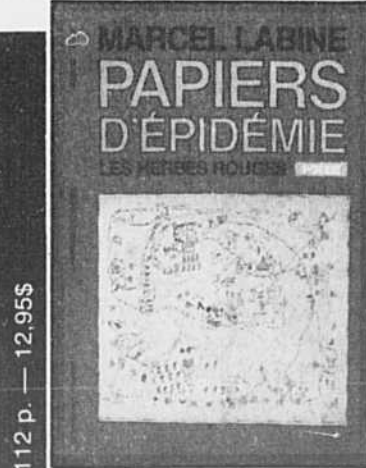
nous présente, à partir d'exemples cliniques, une « grammaire élémentaire », régissant les rapports père/enfant, mère/enfant, sans oublier les rapports père/mère. 31,95\$

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

**MARCEL LABINE PAPIERS D'ÉPIDÉMIE POÉSIE**

Dans un entrelacs serré, dense et touffu, Marcel Labine propose une écriture qui est à la fois mémoire, marche, territoire et jeu.

**LES HERBES ROUGES**



112 p. — 12,95\$

### libraires demandé(e)s

La Librairie Champigny est présentement en pleine effervescence. Nous sommes à la recherche de libraires d'expérience, de jour et de soir, afin de combler des postes de « responsables de rayons ».

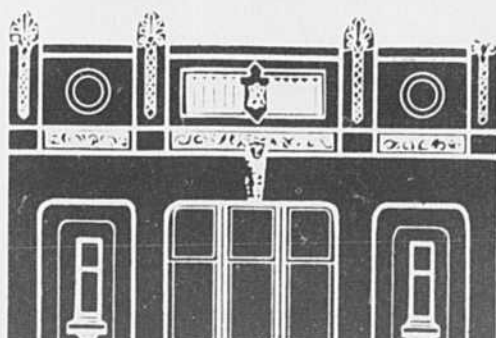
Si vous possédez plus de deux ans d'expérience en librairie et désirez travailler auprès du public dans une librairie qui bouge, nous aimerions vous connaître...

**Champigny**

Mont-Royal  
844-2587

OUVERT 7 JOURS  
JUSQU'À 21 H

Librairie Champigny inc.  
4474, rue Saint-Denis  
Montréal



**Editions du Seuil**

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

## LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

### AUTOBIOGRAPHIE

Régis Debray, *Les Masques*, Gallimard, 284 pages.

RÉGIS DEBRAY, conseiller du président François Mitterrand, auteur de romans et d'essais politiques et philosophiques, personnage mythique du révolutionnaire (incarcéré en 1967 en Bolivie), ami du « Che » Guevara, d'Allende, de Castro, fait un tapage de tous les diables avec son autobiographie que certains qualifient d'auto-flagellation. On le soupçonne même de faire le jeu de la droite française à la veille des élections présidentielles, en dévoilant pêle-mêle sa vie privée et sa vie publique. Les formules à l'emporte-pièce abondent, les portraits saisissants fusent (de Simone Signoret, d'Althusser, d'Allende et de Mitterrand, entre autres), et les critiques acerbes à son propre endroit ne laissent pas leur place. Les titres des trois parties de cette autobiogra-



tion du contexte global dans lequel les Acadiens de l'île ont évolué. Rappelons, à la suite de l'auteur, que les Acadiens constituent 12 % de la population totale de la province et se trouvent principalement dans le comté de Prince. « Bien que d'origine française, plus de la moitié des Acadiens insulaires ne parlent plus la langue ancestrale, situation imputable à de nombreux facteurs démographiques, sociologiques et politiques. »

### ROMAN

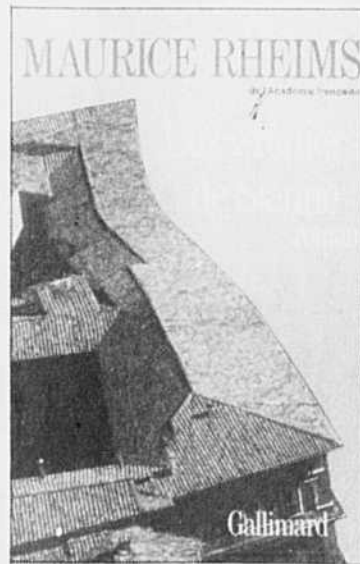
Gérard Étienne, *La Reine Soleil Levée*, Guérin littérature, coll. « Roman », 196 pages.

HAITIEN engagé, résistant, emprisonné et torturé plusieurs fois à Port-au-Prince, forcé à l'exil sans un sou en poche, Gérard Étienne a réussi à faire des études universitaires de troisième cycle à Montréal malgré la répression qui l'a obligé à un deuxième exil au Nouveau-Brunswick, où il enseigne maintenant tout en continuant d'élaborer une oeuvre colossale, tant par son ampleur que par sa qualité, qui a été saluée dans le monde entier comme « l'une des voix autorisées de la littérature noire dans le monde ». Écrit sans conjonctions de coordination, *La Reine Soleil Levée* plonge au coeur de la réalité haïtienne avec ses paradoxes, ses monstres, sa violence et la tyrannie du pouvoir.

### LIBRAIRIES

Librairie, librairies, regards d'écrivains, textes rassemblés par Marion Hennebert et Nina Kehayan, éditions de l'Aube, 90 pages.

QUELLE bonne idée ! Rassembler des courts textes d'écrivains célèbres sur les librairies, qu'ils fréquentent forcément assez souvent. On comprend que cet endroit les inspire profondément et donne les plus belles pages de la littérature. Des textes de Michel de Montaigne, Paul Verlaine, Claude Roy, Anatole France, Italo Calvino, Michel Butor, Frank Scott Fitzgerald, Raymond Chandler, Gabriel Matzneff, Robert Walser, André Gide, Georges Perec, etc.



Maurice Rheims, *Les Greniers de Sienne*, Gallimard, 276 pages.

GRAND ACADEMICIEN et ex-commissaire-priseur le plus célèbre de France, Maurice Rheims connaît bien le domaine de l'art. Son dernier roman se déroule, comme un polar, à un train d'enfer. Une jeune femme, Catherine, esthète et restauratrice née, issue d'une des grandes familles du Nord, nage dans le monde de la spéculation de l'art comme un poisson dans l'eau. Elle séduit et s'enrichit. L'académicien, lui, s'amuse avec cette héroïne moderne et joue des clins d'oeil à qui mieux mieux.



Georges Arsenault, *Les Acadiens de l'île*, 1720-1980, éditions d'Acadie, 296 pages.

# Heidegger et la « grande noirceur »

HEIDEGGER ET LE NAZISME  
Victor Farias  
Lagrasse, éditions Verdier  
octobre 1987, 332 pages

## LETTRES ETRANGERES

SERGE GOSSELIN

AU MOMENT où les historiens allemands et quelques dirigeants politiques à Bonn s'interrogent sur la place à accorder à l'État hitlérien dans le processus historique de l'Allemagne, Victor Farias nous livre une recherche pour le moins intéressante sur Martin Heidegger et son implication à l'intérieur des structures du Parti nazi. Ce philosophe qui est resté un fervent défenseur du nazisme a participé à son ascension dans le milieu universitaire fribourgeois et dans les principaux centres d'enseignement supérieur du pays.

L'auteur montre, à travers les écrits, les discours, les réflexions de Martin Heidegger, comment il en est venu à participer activement au développement du régime nazi. Il relate également son soutien à Hitler de même qu'aux SA (sections d'assaut) et SS (échelon de protection). Il est un partisan de la ligne dure des SA et de son chef, le capitaine Ernst Röhm, qui sera assassiné le 30 juin 1934 par des membres internes du parti qui le considéraient comme trop révolutionnaire.

Heidegger continuera, néanmoins, à vociférer contre les régimes démocratiques et, en particulier, le système weimarien. Il défendra les positions du Führer Adolf Hitler et exposera ses vues personnelles sur l'avenir de la société allemande. Recteur de l'Université de Fribourg, il créera un mouvement d'étudiants qui aura pour tâche principale de s'employer à défendre les idées du parti et à expliquer le projet de Hitler de « Lebensraum » (espace vi-

tal) en vue d'assurer à tous les Allemands un plus grand épanouissement.

Dans sa croisade pour le développement d'un État national-socialiste, Heidegger sera secondé par plusieurs autres professeurs d'universités allemandes. Il ne faut pas voir dans ce philosophe un personnage isolé dans la période 1933-1945. Au contraire, la majorité des maisons d'enseignement sera contrôlée par des gens favorables au NSDAP (Parti national-socialiste allemand des travailleurs). Mais la contribution de Heidegger s'inscrit dans un cadre particulier où il fait ressurgir les notions de patrie locale (« Heimat »), d'État, d'être et de temps. Pour lui, ces notions ont une valeur particulière et seul un État national-socialiste peut renouer avec la tradition et mettre en lumière le travail d'un peuple, justifiant ainsi la raison d'être des individus.

Ce livre contient une foule de renseignements inédits sur la vie de Martin Heidegger entre 1933 et 1945, notamment. L'auteur fait ressortir également l'infiltration du NSDAP dans les maisons d'enseignement pour le contrôle du système d'éducation. Pour Hitler, il s'agit d'une étape importante dans la consolidation de son régime. Il relate, enfin, la vie universitaire et le soutien des professeurs au parti hitlérien.

Ce qu'il faut retenir de la lecture de cet ouvrage, c'est tout le contexte dans lequel la pensée heideggerienne s'est développée et de ses activités tant au poste de recteur que comme militant attentif au sein du NSDAP. Il s'agit d'un travail de pionnier contenant de nombreuses sources bibliographiques et des témoignages essentiels pour la compréhension des événements passés. Victor Farias aura au moins réussi, à travers le personnage de Martin Heidegger, à faire revivre une époque de grande noirceur que certains ont encore de la difficulté à disposer sur le paysage historique de l'Allemagne...



MARTIN HEIDEGGER.

Photo © F. de Tournicki/Flammarion

# Une traduction difficile

ÊTRE ET TEMPS  
Martin Heidegger  
Paris, Gallimard  
coll. « Bibliothèque de philosophie »  
série « Martin Heidegger »  
590 pages, 1987

### GUY FERLAND

IL AURA fallu attendre près de 60 ans pour avoir enfin une traduction complète et légale d'un des textes fondamentaux de la philosophie du 20<sup>e</sup> siècle. Et quelle traduction ! En France, on crie au scandale, à la trahison. Les philosophes, les traducteurs et les spécialistes de Heidegger sont sur un pied de guerre. Certains attaquent le traducteur, d'autres le défendent. Les passions se déchangent dans un milieu habituellement plus serein.

D'abord, pour bien comprendre le litige, il faut faire un léger retour en arrière. Martin Heidegger publie *Être et temps* en 1927. C'est immédiatement le succès, la gloire et les méprises. Sa nouvelle façon de penser bouleversa complètement la philosophie. Son « analytique du Dasein » appelait à une interrogation incessante sur l'oubli de la question du « sens de l'être ». Pour ce faire, Heidegger devait aller à l'encontre de toute la métaphysique et, par le fait même, du langage qui en est imprégné. D'où la difficulté de son texte qui ne cesse de travailler la langue pour essayer de lui faire dire ce qu'elle cache essentiellement. Les Allemands eux-mêmes parviennent difficilement à le comprendre. Imaginez les problèmes que doit rencontrer un traducteur !

Une première traduction partielle est toutefois publiée dès 1937, par Henri Corbin, dans une anthologie heideggerienne. Dans les années 40, Joseph Royan traduit d'autres fragments. Mais la première véritable traduction, des paragraphes 1 à 44 seulement, paraît en 1964 chez Gal-

limard. Elle est d'Alphonse de Waelhens et de Rudolf Boehm. Depuis, on promettrait toujours la traduction de la seconde partie. Dans les années 70, Jean Lauxeroix et Claude Roël s'étaient mis à la tâche. En 1980, le fardeau change de mains et c'est François Vezin qui est chargé de la traduction par Gallimard et Jean Beaufret. En 1985, à bout de patience, Emmanuel Martineau (déjà traducteur de Heidegger chez Gallimard) décide, sans consulter personne, de traduire et de publier à compte d'auteur sa propre traduction intégrale, mais « illégale ». C'est peut-être à ce coup de force qu'on doit la parution de la traduction « officielle » de Vezin. Quoi qu'il en soit, on comprend, à travers cette vaste saga, que la traduction de ce livre demeure un défi. Mais est-elle impossible ?

C'est à ce niveau que s'affrontent deux conceptions de la traduction. Pour François Vezin, qui se réclame des célèbres mots de Jean Beaufret (« Si vous voulez lire *Sein und Zeit*, apprenez d'abord l'allemand ! »), la traduction ne doit pas remplacer le texte original ; elle doit même y conduire. Seule une confrontation des deux textes (traduction et original) peut permettre une certaine compréhension. Pour Martineau, au contraire, il faut rendre l'accès possible au lecteur français seulement. Deux choix opposés qui donnent des résultats nettement différents.

Bref, cette traduction « officielle » pose des problèmes inhérents à la pensée ambiguë de Heidegger qui disait lui-même que, si *Être et temps* a dû rester inachevé, c'était parce que la pensée « n'en vient pas à bout avec l'aide de la langue métaphysique ». Mais, si vous voulez tout de même lire *Être et temps*, et si vous ne pouvez lire ni l'allemand ni l'anglais, arrangez-vous pour mettre la main sur l'édition pirate d'Emmanuel Martineau...

# Comme un oignon

LE SOLEIL EN FACE  
Julian Barnes  
Paris, Stock, « Bibliothèque cosmopolite », 1987

### MARIE-CLAIRE GIRARD

Pourquoi les visons s'accrochent-ils si farouchement à l'existence, dites-moi ? Et qu'est-il arrivé aux trois sandwichs et demi que Lindbergh n'a pas mangés au cours de sa traversée de l'Atlantique en solitaire ?

JEAN, l'héroïne du roman *Le Soleil en face*, se pose ce genre de questions. En plus de se demander pourquoi les juifs n'aiment pas le golf, comment Mussolini s'y prend pour mener si bien sa barque et pourquoi le ciel est en haut de la cheminée. Ridicules, ces interrogations ? Pas plus, finalement, que celles de son fils Gregory qui réussit à poser le problème de Dieu de 15 façons différentes. Que Dieu existe, que Dieu n'existe pas, que Dieu ait existé autrefois mais qu'il ait cessé d'exister, que Dieu existe effectivement mais qu'il nous ait abandonnés : a) parce que nous l'avons cruellement déçu ; b) parce que c'est un salaud qui se lasse de tout rapidement, que Dieu n'existe que pour autant qu'on croit en lui, etc.

Julian Barnes, qui nous avait déjà donné *Le Perroquet de Flaubert*, nous propose, cette fois-ci, un roman qui se pèle comme un oignon : par couches successives, nous découvrons la profondeur des personnages qui semblent, au premier abord, complètement dénués d'intérêt, et même enfermés dans une stupeur

opaque. Mais voici que la très ordinaire Jean et son non moins banal fils se révèlent d'interdites métaphysiciens tout à fait attendrissants en qui le lecteur se retrouve et à qui il s'attache malgré lui.

Le titre du roman fait allusion à l'anecdote que raconte à Jean, alors qu'elle a 18 ans, un aviateur de la RAF qui a eu le rare privilège de voir le soleil se lever deux fois lors d'une mission de combat au-dessus de la Manche. Cette étrange histoire poursuivra Jean toute sa vie, qui sera longue puisqu'elle vivra 100 ans. Et ce face-à-face double avec le soleil (de l'ignorance ?) n'est pas sans se rapprocher de toutes ces histoires de visons, de sandwichs et de juifs qui n'aiment pas le golf. Ces thèmes récurrents appellent la technique qu'emploie John Irving dans ses romans (souvenez-vous du crapaud du ressac cher à Garp). Mais Julian Barnes étant anglais, il y ajoute avec bonheur une espèce de stoïcisme en chaussons qui désamorce le côté consternant que pourrait avoir la chronique de ces deux vies comme toute fort quelconque.

Mais c'est ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce livre : qu'à partir de presque rien, *Le Soleil en face* pose les véritables questions, les mémoires, bien sûr, qui existent depuis que le monde est monde, mais avec une originalité et une vigueur qui les renouvellent et entourent même une lucarne. La lucarne qui nous permettrait peut-être de considérer en face, une fois pour toutes, ce singulier soleil qui a le culot de se lever deux fois dans la même journée.

# La presse dissidente d'URSS affine ses moyens

MOSCOU (AFP) — Une nouvelle revue dissidente soviétique utilise avec succès l'équipement occidental sophistiqué de dernier cri pour publier des documents en URSS, au moment où les autorités réaffirment la nécessité du contrôle de l'État sur l'imprimerie et l'édition.

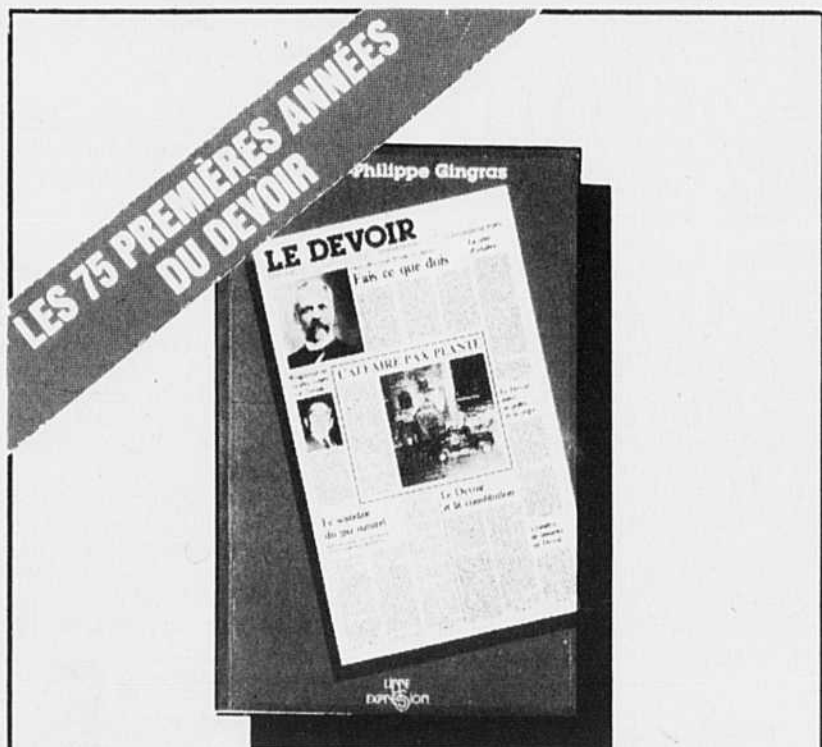
La revue non officielle *Réferendum*, publiée par le journaliste Lev Timoféev, dont le premier numéro est sorti le 10 décembre, est en effet imprimée à l'aide d'un ordinateur Toshiba-1000 relié à une imprimante Kodak, comme l'explique la notice technique à la fin de chaque exemplaire. On est loin du style *samizdat* dactylographié, toujours utilisé par d'autres publications non officielles telles que *Vybor* ou *Express Khronika*, qui, elles non plus, n'ont pas accès à l'imprimerie d'État.

L'ancien prisonnier politique Sergueï Grigoriants, qui a commencé à publier, en juillet dernier, son bulletin non officiel *Glasnost* (transparence), a recours à la photocopie pour diffuser sa publication. Il serait prêt à utiliser l'informatique, s'il

avait une meilleure imprimante électronique, dit-il.

Cependant, alors que les activités d'édition de dissidents tels que Grigoriants et Timoféev prennent de l'essor, grâce à leurs contacts à l'étranger, le porte-parole du ministère soviétique des Affaires étrangères Guennadi Guérassimov a réaffirmé, il y a quelques jours, l'attachement de l'État à contrôler l'imprimerie et l'édition en URSS.

Il a souligné que les coopératives d'édition indépendantes ne seraient pas autorisées. Il rejoint sur ce point le président du Comité d'État pour l'imprimerie, l'édition et la librairie, Mikhaïl Nenachev, qui avait assuré, en décembre dernier au cours d'une conférence de presse, que les coopératives d'édition ne seraient pas créées essentiellement en raison de la pénurie de papier. Selon M. Nenachev, 50 % de la demande ne peut être honorée dans le domaine des belles lettres et 35 % à 40 % seulement en ce qui concerne la littérature pour enfants.



## «LE DEVOIR» de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75<sup>ème</sup> anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à : Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"  
J'inclus 19,95\$ par exemplaire;  
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix)

NOM:.....  
ADRESSE:.....  
PROVINCE:.....  
CODE POSTAL:.....  
MODE DE PAIEMENT:  
 Chèque  American Express  
 Master Card  Visa  
No. de carte de crédit:.....  
Expiration:.....

Faut LE DEVOIR pour le croire!

# Marcel Aymé: retour d'un «absurdiste» oublié

**LA FILLE DU SHÉRIF**  
nouvelles de Marcel Aymé  
Paris, Gallimard  
1987, 223 pages

## LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

À PROPOS des admirateurs, chercheurs et amis des grands écrivains, on peut dire qu'ils sont secourables, puisqu'ils nous apprennent tout sur leurs idoles, mais que leur zèle n'est pas toujours louable. Ainsi de Michel Lecœur qui nous offre, 20 ans après la mort de Marcel Aymé, un recueil de nouvelles dont on ne peut pas dire qu'il est posthume puisqu'il se compose, en grande partie, de textes déjà publiés dans les revues et les journaux et n'ajoute — il faut le signaler — que peu de motifs nouveaux d'admirer l'auteur de *La Jument verte*, de *La Vouivre* et de *La Table aux crevés*. Pour ne citer que quelques titres parmi les plus célèbres d'un humoriste qui professait, selon son propre aveu, non pas un « affreux pessimisme mais un optimisme délirant ».

Cette qualité, jugée un grave défaut par plusieurs contemporains, abonde et même surabonde dans les meilleures des 25 nouvelles rassemblées dans *La Fille du shérif*. Pour les familiers de Marcel

Aymé, il est émouvant de retrouver, par exemple, Martin, prénom et nom qui lui servaient des dizaines de fois à illustrer l'absurdité des hommes et des femmes, et à moquer leurs travers. D'un poète nommé Martin — un conte d'une seule courte page — du « Coureur à pied nommé Martin » — moins de deux pages — jusqu'à la plus longue histoire d'« Héloïse », dont le titre est trompeur puisqu'il s'agit d'un autre Martin. Qui devient femme, au grand désarroi de la sienne, dès que le soir tombe, pour se retrouver homme au petit matin. Dans cette fable, tous les fans du Marcel Aymé novelliste, celui du *Puits aux images* et du *Nain*, se retrouveront à la fête.

D'autres nouvelles auraient, cependant, pu demeurer dans les fonds de tiroirs d'où les exhumées Michel Lecœur. Entre autres, celles qui procèdent de l'une des passages du Montmartrois que fut toute sa vie Marcel Aymé : la fréquentation des artistes, des artisans, des hommes de cinéma, dans les bars et les troquets, du côté de la rue Paul-Féval, la rue d'appartenance parisienne de ce provincial, né à Joigny, dans l'Yonne, mais qui vécut, chez ses grands-parents, une enfance jurassienne, à Villers-Robert.

Il faut, cependant, lire *La Fille du shérif*, pour la courte histoire qui donne son titre au recueil, publiée une première fois dans *La Gazette des lettres*, le 15 janvier 1951, sous la rubrique « Le roman que je

n'écrirai jamais », et pour trois ou quatre autres petits chefs-d'œuvre d'ironie, de causticité, de cet observateur dont on a dit souvent qu'il était silencieux, sinon taciturne, mais qui se révèle, dans « Le monument », dans « Augmentation », mais, surtout, dans « Le train des épouses », le critique acerbe de la bourgeoisie, petite, moyenne et grande, et des hommes « arrivés », comme il le prouvera plus éloquemment encore, s'il est possible, dans ses pièces de théâtre, de *Clérambard* à *La Tête des autres*, en passant, il ne faudrait surtout pas l'oublier, par *Lucienne et le boucher*.

L'avantage des publications d'écrivains comme Marcel Aymé, injustement plongé au purgatoire depuis des années, c'est qu'on vous permet de retrouver — souvent intact — le plaisir qu'il vous a procuré, il y a 20, 30, 35 ans. C'est M. Lepage qui me tient compagnie, ces jours-ci, et ce n'est pas un si vilain compagnon. « Je suis un bourgeois conscient qui tient à son confort matériel et à son confort intellectuel », proclamait ce personnage bavard, irritant à bien des égards. Deux biographes de Marcel Aymé, Georges Robert et André Lloret, qui signèrent en 1958 un *Marcel Aymé insolite* (éditions de *La Revue indépendante*, Paris) ont analysé avec perspicacité l'horreur de l'intellectualisme qu'on a reproché à l'auteur d'*Uranus*. « Il semble, écrivent-ils, que ce soit dans un sentiment de profonde pitié (en-

vers la langue française) qu'il faille chercher les origines du *Confort intellectuel*, et non pas, comme certains ont voulu l'entendre, dans l'irrépressible besoin de porter un coup défendu, de jeter un croc-en-jambes à quelques littérateurs contemporains... »

Auteur controversé, mais incomparable magicien des mots, Marcel Aymé sera bientôt, nous apprend-on, publié — honneur suprême mais, dans son cas, réhabilitation fort méritée — dans la Bibliothèque de La Pléiade.

Nous pourrions donc, et avec quelle délectation, retrouver celui qu'un critique français considérait comme un auteur vraiment original. « Chose rare, écrivait *Criticus* — pseudonyme de Marcel Berger — dans *Le Style au microscope*, un humoriste et plus encore, un « absurdiste » qui nous donne du monde une idée abracadabrante. [...] Ce pessimiste écrit une langue claire, saine, drue, nullement alambiquée, autre anomalie aujourd'hui », écrivait encore *Criticus*, avant de qualifier Marcel Aymé de « classique désespéré ».

Aussi pénétrante aujourd'hui qu'il y a 30 ans, cette analyse d'un écrivain, qui avait choisi de vivre et de travailler loin des chapelles, permet une relecture qu'il faudrait recommander aux amateurs de style jossif, persifleur mais en même temps rigoureusement français. « Le style, c'est la pensée de détail », jugeait Voltaire. L'un de ses fils les plus authentiques revient à la mode. Comment s'en plaindre ?



MARCEL AYMÉ vu par Ralph Soupault.

# Marin, marine

**LES VAISSEAUX DU COEUR**  
Benoîte Groult  
Paris, Grasset, 1987

## LETTRES FRANÇAISES

MARIE-CLAIRE GIRARD

AVEC UN TALENT et un sans-gêne également considérables, Benoîte Groult narre, dans *Les Vaisseaux du coeur*, l'histoire d'une passion résolument charnelle entre une intellectuelle professeur d'université et un marin inculte. Si l'on ne trouve pas dans ce roman l'humour abrasif des *Trois Quarts du temps*, c'est, néanmoins, un livre qu'on dévore, qui fait sourire, qui attendrit et auquel on repense après l'avoir refermé. Le lecteur en sort convaincu que vivre une grande passion présente tout ce qu'il y a de désirable dans la vie et que passer à côté, c'est rater quelque chose de grave et d'important.

George (sans S, comme George Sand) connaît Gauvain depuis l'enfance. Elle le retrouve chaque été à l'occasion de vacances bretonnes et familiales et c'est à 18 ans que se déclenche chez elle le processus qui la fera s'éprendre d'un garçon de qui, en principe, tout la sépare. Mais chez ces deux-là il existe une chimie des sentiments, une électricité des sens qui les font s'adorer sans être nécessairement capables de se comprendre ou de parler le même langage. George est issue d'un milieu cultivé et artiste, elle enseigne et écrit des livres. Gauvain donne plutôt dans le

rustre et le rustique avec ses grosses pattes et son accent breton. Pourtant, ils vont s'aimer par intermittence pendant 30 ans, mariés chacun de leur côté, se rencontrant dans des endroits saugrenus un peu partout à travers le monde et même à Montréal. (Où Benoîte Groult situe, d'ailleurs, l'Université Laval. Mais on lui pardonne cette erreur après ses deux belles allusions à Félix Leclerc.)

Un marin et une historienne, donc, que rien ne prédispose à se retrouver ensemble. Et habités l'un et l'autre par un désir si physique qu'il les épouvante parfois. George dira que Gauvain la considère comme unique et irremplaçable, qu'elle avait eu le privilège de connaître un homme fou d'elle et qu'elle ne s'habitait plus aux sentiments raisonnables.

Et, même si Gauvain ne connaît rien à rien, qu'il est quelquefois grossier, obtus et sans subtilité, George, intellectuellement supérieure, l'aime de tout son coeur, sans se poser de questions. Si elle tente à quelques reprises d'analyser cette relation violemment physique, c'est pour conclure que, très sûrement, le quotidien la tuerait et qu'il vaut mieux préserver des retrouvailles épisodiques et intenses qui attisent d'un feu toujours rougeoyant cet amour sur lequel les années passent en la magnifiant.

Il y a aussi dans le livre de Benoîte Groult une joyeuse terminologie érotique qui risque de laisser baba le lecteur un peu prude. On y appelle bien un chat un chat et le résultat est tout à fait sain, approprié et sympathique. George, à 55 ans, aime autant



Photo Jacques Grenier

BENOÎTE GROULT.

l'amour qu'à 20 et ne se gêne pas pour en parler et encore moins pour le faire, ce qui apparaît, somme toute, singulièrement apaisant. *Les Vaisseaux du coeur* est un livre tout à fait tonique, écrit de façon enlevée avec plein de trouvailles délicieuses. Un livre qui parle de la passion sans misérabilisme ni complaisance, tout simplement parce qu'elle est grande et belle et digne d'être vécue jusqu'au bout de la vie et qu'elle n'exige pas nécessairement de complicité d'Idées ou de Culture.

# Bove ou l'anti-best-seller

**UN CÉLIBATAIRE**  
Emmanuel Bove  
Paris, Calmann-Lévy  
1987, 193 pages

**MÉMOIRES D'UN HOMME SINGULIER**  
Paris, Calmann-Lévy  
1987, 253 pages

**LA DERNIÈRE NUIT**  
Paris, Le Castor astral  
1987, 144 pages

**LA FIANCÉE DU VIOLONISTE**  
Paris, Lédraupier  
1987, 149 pages

GUY TROTTIER

BOVE, c'est une manière lapidaire, un style à la pointe sèche, de l'anti-littérature à l'estomac et au portefeuille. C'est l'art des petites phrases économes, au ras de la réalité la plus insignifiante et la plus objective. Des phrases courtes, sèches, comme dégraissées, avec une application dans le détail mais sans un mot de trop. C'est une humanité frileuse, étriquée, avec ses garnis rances, ses odeurs de lessive, ses bistrot à prix fixes, pleins de neurasthéniques écrasés par la vie. C'est l'univers des chambres de bonnes sans confort, des w.-c. bruyants, des postes d'eau sur le palier, des banalités échangées au café-tabac. Univers des désespérés qui connaissent dès le départ tout ce que la vie comporte de bassesses. Et prédilection pour les conduites d'échec et tendresse pour les perdants, les ratés, les humbles, les anti-héros et les anti-yuppies.

Mort en 1945 à 47 ans, d'une fièvre paludéenne contractée en Algérie, Bove est d'abord conducteur de tramway à Marseille, manœuvre chez Renault, courtier en publicité en Autriche, auteur de romans populaires (100 lignes à l'heure, 800 lignes par jour, un volume en 10 ou 12 jours), reporter des faits divers et enfin écrivain, à partir de 1922. Homme aux sourires mesurés, insoucieux des modes, modeste et discret de surcroît, il ne se veut que romancier. (Il refuse de rédiger son curriculum pour la préface d'un de ses livres.) Le succès ne semble pas l'at-

teindre, sans qu'entre dans son attitude l'ombre d'un mépris.

Ici, il ressassait son thème de l'incroyable malaise de vivre — une obsession hantise de la vie. Ni vivre ni mourir. Tout est gris, le style, le décor, le récitant, les personnages. Caractéristique de ces quatre romans en réédition : la mesure, signe de la médiocrité. Même le désespoir n'a pas d'envergure. Et il ne se passe rien ou presque. Inutile, donc, de s'apesantir sur la stratégie amoureuse d'Albert Guitard, sur les égarements de Jean-Marie Thély, les

deux anti-héros d'*Un célibataire* et deux *Mémoires d'un homme singulier*. La répugnance qu'Albert éprouve envers le mari de la femme qu'il aime se traduit par une seule petite phrase : « Il pensait à la salive de cet homme. »

La capacité de Bove à torpiller toute intrigue à caractère romanesque éclate encore plus clairement dans *La Dernière Nuit* et *La Fiancée du violoniste*. Rien à voir avec la mode du *best-seller* ou du pavé à purée et à gros tirage. Avec la logorrhée mercantile.

# Madame saint Louis

**MARGUERITE DE PROVENCE**  
Une reine au temps  
des cathédrales  
Gérard Sivéry  
Paris, Fayard, 1987, 301 pages

CHANTAL BEAUREGARD

BEAUCOUP d'auteurs tentent de révéler la lumière du Moyen Âge. Tantôt, on romances l'histoire ; ailleurs, on se penche sur l'influence mal connue de cette présumée ère des ténèbres. À la fois histoire du 13e siècle et biographie d'une reine de France, ce livre nous permet de mieux saisir le sort réservé aux femmes dans la société médiévale.

Gérard Sivéry arrive à dépasser les cadres de la stricte biographie. Il sait raconter des scènes de la vie quotidienne qui ont le charme du récit, pour en faire ressortir toute une époque. Le résultat est manifeste. Au lieu d'une Marguerite de Provence effacée et falote comme on a voulu parfois la présenter, l'auteur dépeint un personnage vivant et nuancé, une femme intelligente et responsable.

Fille du comte de Provence Raymond Bérenger V et de Béatrice de Savoie, soeur de trois reines, Marguerite de Provence épouse Louis IX, c'est-à-dire saint Louis. Mariée au plus puissant roi d'Occident, elle vécut auprès d'un homme qui accéda à la sainteté. Or la bonne entente et la tendresse dans le couple royal en étonnent plus d'un. De fait, « Louis IX et Marguerite de Provence ont réussi cette délicate entreprise et leurs deux personnalités s'unirent pour former un véritable couple ». D'où la valeur d'exception dans les usages de l'époque.

Son rôle dans la première croisade que mena son époux n'est pas négligeable. Ayant la garde de Damiette en Égypte, « elle est la seule femme

à assumer une telle responsabilité et a, en outre, le mérite de mener à bien sa tâche ». Tandis que Louis IX et son armée sont faits prisonniers, Marguerite de Provence exerce pour un temps une forme de régence et négocie la libération du roi. Davantage sensible aux faits que

porté à l'apologie, Gérard Sivéry constate, néanmoins, que Marguerite de Provence fut une reine remarquable. Par ailleurs, quand on connaît l'importance des lignées au Moyen Âge, on apprécie les tableaux généalogiques ajoutés à la fin. Un bijou d'écriture.

# MYRIAM PREMIÈRE de Francine Noël

13e mille



513 pages — 19,95\$

**LA CRITIQUE EST UNANIME ET LES LECTEURS LE PROUVENT:**

« Francine Noël signe un des trois ou quatre grands romans de la décennie ». (Réginald Martel, *La Presse*). (Mais pas pour le jury du Prix du Gouverneur général!)

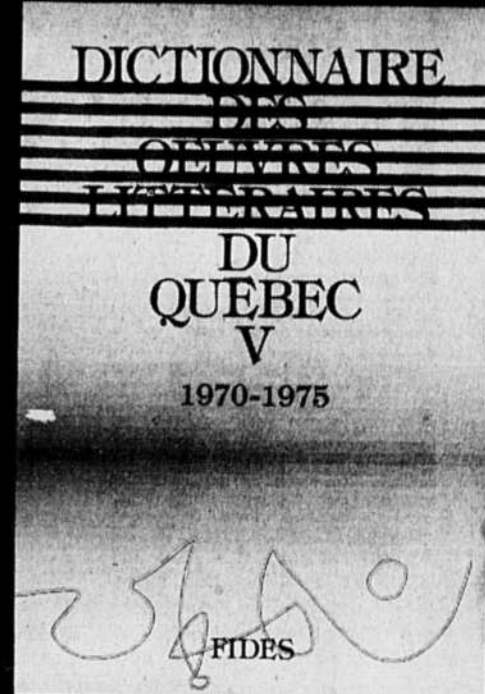
« Ceux qui ont aimé *Maryse* se précipiteront sur cette suite, et ce sont les autres que je voudrais convaincre que Francine Noël vient d'écrire un très grand roman. On ne peut parler de chef-d'œuvre quand l'oeuvre est si jeune, et pourtant... » Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*.

« Avis aux fans de Michel Tremblay, en particulier s'il s'agit d'*Inconditionnelles*, l'univers de *Myriam*, parce que plus actuel, supplante ce qu'elles avaient appris à aimer depuis *La grosse femme d'à côté* est en ceinte. Ce qui n'est pas peu dire... Ce livre est important et mérite qu'on le lise. » Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*.

« Francine Noël se transforme en enchantresse, puisant de son imaginaire le fluide magique qui nous transporte dans un monde suspendu entre la fiction et le réel... De sa baguette magique, elle jette un regard empreint d'humour, de profondeur et de justesse sur nous-mêmes, sur une société et ses habitudes. » Marie-Eve Pelletier, *Le Droit*.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

# Nouveauté



Le 5e tome de cette prestigieuse collection entièrement consacrée à la littérature québécoise, des origines à 1975, est enfin disponible.

Venez rencontrer le groupe de recherche du D.O.L.Q. à l'occasion du lancement du 5e tome, le 15 février à 17h30.

M. GASTON MIRON présidera ce lancement qui aura lieu à la Bibliothèque nationale du Québec située au 1700 rue Saint-Denis, Montréal.

Bienvenue à tous!

une présence active à notre culture

les éditions **fides**

5170, av. Decelles, Montréal, Québec H3S 2C5 — (514) 735-6406

## DANS LES POCHEs

GUY FERLAND

### DUO

Jacques Godbout, *Les Têtes à Papineau*, Seuil, 160 pages.

LES DEUX têtes à Papineau, Charles et François, font la paire sur un seul et même corps. Problème physiologique qui se double d'un problème psychologique, presque métaphysique. Charles et François ne veulent plus faire qu'un, fatigués qu'ils sont de leur dualité de pensée et de désirs. Les métaphores, les allusions pleuvent dans ce roman dense et drôle qui se termine sur une note triste, où le passé oublié devient un présent unilatéral ferme. Comme quoi deux « tiens » valent mieux qu'un « tu l'auras ».

### FANTASTIQUE

Aurélien Boivin, *Le Conte fantastique québécois au XXe siècle*, Fides, coll. « Bibliothèque québécoise », 442 pages.

AURÉLIEN BOIVIN regrette, dans son avant-propos, que les contes fantastiques québécois du siècle dernier ne soient pas plus populaires auprès des jeunes, car ces derniers ignorent tout de la société traditionnelle et la religion a bien changé. Il se trompe. Les jeunes ne sont pas attirés vers cette littérature parce qu'ils ne la connaissent

Emmanuel Carrère  
*La moustache*



### BACCHANTES

Emmanuel Carrère, *La Moustache*, Folio, n° 1883, 184 pages.

FABRIQUER une psychose est difficile. Fabriquer un livre dans lequel on fabrique une psychose encore plus. C'est pourtant ce qu'a réussi magistralement Emmanuel Carrère. Un homme se coupe la moustache, personne ne s'en aperçoit. Pire, on lui affirme qu'il n'a jamais eu de moustache alors que lui pense le contraire. Il a beau protester, chercher des preuves, montrer des photos, etc., tout se retourne contre lui. Une partie de son passé lui échappe. Bientôt, toute sa vie s'écroule, la réalité fuit, l'instant s'évanouit. Sans passé, vivre dans le présent ne sert à rien. Toute cette histoire macabre finira mal, très mal.

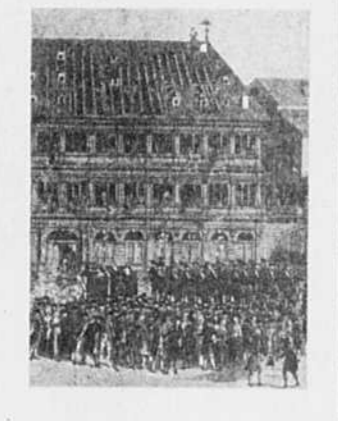
### CHINE

Pu-Yi, *J'étais empereur de Chine*, J'ai lu, n° 2327, 601 pages.

CETTE AUTOBIOGRAPHIE du dernier empereur de Chine (1906-1967) est parue pour la première fois en 1964. Elle relate la montée sur le trône à l'âge de huit ans de Pu-Yi, son exil en 1925 à Tientsin, son rétablissement sur le trône du Mandchoukouo comme empereur de paille des Japonais, son enfermement en 1945 dans les prisons soviétiques, puis dans les prisons chinoises où il subira une rééducation subtile qui fera de lui un fervent partisan de Mao.

### CHAMFORT

Maximes, Pensées, Caractères



### PSYCHOLOGIE

Jean Piaget, *Six études de psychologie*, Folio/essais, n° 71, 218 pages.

LES ARTICLES et conférences rassemblés dans ce recueil constituent une excellente introduction à l'oeuvre parfois difficile du grand psychologue suisse. Dans la première partie, Piaget montre les découvertes essentielles dans le domaine de la psychologie de l'enfant. Dans la seconde, il aborde certains problèmes comme le langage, la pensée et l'affectivité selon une double perspective génétique et structuraliste.

### APHORISMES

Chamfort, *Maximes, Pensées, Caractères*, GF-Flammarion, n° 188, 440 pages.

CE VOLUME contient les *Produits de la civilisation perfectionnée*, *Maximes et pensées*, *Caractères et anecdotes*, *Petits Dialogues philosophiques* et *Lettres*. Ce sont les textes essentiels de cet auteur dont Étienne disait : « Dans un monde où il faut que le "cœur se brise ou se brise", les hommes libres aimeront toujours Chamfort, sa générosité raisonnable et passionnée, cette intégrité que la pudeur voile de cynisme. »

# Vallet et les Olympiques d'hiver: Dieu merci, il y a des photos!

LES JEUX OLYMPIQUES D'HIVER  
Stéphane Vallet  
Lyon, La Manufacture  
1988, 162 pages

### MICHEL GIGUÈRE

LA COLLECTION « Les Olympiques », des éditions La Manufacture, riche d'une dizaine d'ouvrages sur le sport, ne comprenait jusqu'à récemment aucun titre sur les Jeux olympiques. Le livre de Stéphane Vallet, *Les Jeux Olympiques d'hiver*, vient donc, bien maladroitement, combler cette lacune.

Vallet nous offre, dans cet album de luxe, une rétrospective illustrée de tous les jeux d'hiver, en glissant quelques pages sur chacun d'eux. Il montre bien qu'avant d'être présentés comme événement à part entière en 1924 à Chamonix, les jeux hivernaux ont eu une naissance laborieuse. Le patinage faisait partie du programme des jeux de Londres en 1906 et la première compétition olympique de hockey eut lieu à Anvers, en 1920. Mais il s'agissait alors simplement d'un prélude hivernal aux jeux d'été. En 1921, la résistance des pays scandinaves s'effritera au sein du Comité international olympique et on décidera enfin de créer des jeux d'hiver distincts. Ces jeux « mineurs » évolueront dès lors et prendront de plus en plus d'envergure, culminant avec la 15e édition qui s'ouvre aujourd'hui à Calgary, forte d'un budget d'un milliard de dollars.

Vallet retrace, plutôt gauchement, les grandes lignes de cette évolution. Son ouvrage est, selon toute évidence, destiné d'abord au public de France. L'auteur accorde parfois plus d'attention aux performances « malheureuses » des athlètes français qu'aux concurrents des autres pays, fussent-ils médaillés. Forcément, lorsqu'il en vient à parler de véritables champions français (Jean-Claude Killy ou Henri Oreiller, par exemple), il ne manque pas de se répandre en détails plus ou moins pertinents. En comparaison, les athlètes canadiens sont bien peu choqués. Un laconique « c'est le canadien Gaétan Boucher qui triomphe du 1000 et du 1500 mètres » vient ainsi résumer la performance du patineur de vitesse à Sarajevo, passant sous silence sa médaille de bronze au 500-mètres.

Mais le livre recèle des fautes plus graves. Parlant du tournoi de hockey de jeux d'Anvers, en 1920, Vallet raconte qu'en finale, « les équipes américaine et canadienne se retrouvent sans surprise », ayant « dominé tout le tournoi, donnant aux spectateurs les seuls véritables moments d'émotion forte, et aux autres joueurs des leçons de hockey sur glace ». Or, dans les faits, le match Canada-États-Unis, remporté 2-0 par le Canada (représenté par les *Falcons* de Winnipeg), n'était pas du tout la finale du tournoi. Pour s'assurer de la médaille d'or, le Canada a, en effet, dû par la suite battre la Suède (12-1). Quant à avoir ébloui les spectateurs et dominé le tournoi, mentionnons qu'avant cette prétendue « finale », les équipes canadienne et américaine avaient chacune joué... un match.

Vallet commet la même erreur pour des jeux plus près de nous, ceux de Lake Placid, en 1980. Il présente la victoire historique des universitaires



Le 6 février 1936, Hitler ouvre les jeux Olympiques de Garmisch-Partenkirchen. Derrière lui, à sa droite, Rudolf Hess.

américains sur les Soviétiques comme la finale du tournoi, donnant l'or aux États-Unis. Pourtant, après cette victoire extraordinaire, les Américains se devaient encore de battre la Finlande pour terminer premiers, ce qui fut d'ailleurs loin d'être une formalité.

Les descriptions de matchs de hockey de Vallet sont à tout le moins imagées, évidemment plus inspirées de Léon Zitronne que de René Lecavalier. Quant il narre ces matchs où « les dribbles se succèdent à une cadence infernale » et à la fin desquels on peut dénombrer jusqu'à « seize crosses brisées », l'auteur étale surtout sa méconnaissance du hockey, citant parfois le journal *L'Équipe*, comme pour masquer ses faiblesses.

Certains passages du livre sont, néanmoins, passionnants. L'intrusion de la politique dans les jeux, quoique beaucoup moins évidente que pour les jeux d'été, est perceptible en filigrane. Quand on se réfère à la politi-

sation des Olympiques, on parle souvent des « jeux de la honte » qui eurent lieu à Berlin à l'été 1936. Qui se souvient, pourtant, que, quelques mois plus tôt, le régime nazi s'était déjà donné en spectacle à l'occasion des jeux d'hiver de Garmisch-Partenkirchen? Ce livre a le mérite de nous le rappeler. Bien sûr, pas d'affaire Owens à ces jeux, puisque les médaillés d'or étaient surtout des Allemands, Suédois ou Norvégiens, athlètes jouissant sans doute d'une physionomie qui plaisait aux yeux du Führer...

On sent dans cet ouvrage des lacunes dues à la hâte et au désir de profiter de la visibilité des jeux de Calgary. Les clichés (en saut à skis, les « hommes-oiseaux » s'élançant comme des fusées) côtoient de douteux calembours (« Clas Thunberg qui, comme son nom l'indique, a de la classe »). Les imprécisions (le gardien américain Jim Craig devient,

dans le livre, « Jim Graid ») succèdent aux oublis (la médaille d'or du slalom spécial de 1984, Paoletta Maglioli, n'est même pas nommée, Vallet se référant à elle comme à « une jeune Italienne de 19 ans »).

Sans perspective comparative entre les diverses éditions des jeux, perspective qui aurait permis de traiter de sujets tels l'arrivée du professionnalisme, par exemple, ce livre est surtout valable pour quelques intéressantes photos d'époque (comme celles montrant les ancêtres des *bobsleighs high-tech* modernes ou encore les patineurs du début du siècle) et pour l'appendice qui reproduit les résultats de toutes les épreuves de 1908 à 1984. Pour le reste, des maldresses qu'on tolérerait peut-être dans un livre moins prétentieux, mais qui deviennent inacceptables dans un ouvrage de luxe, en font un achat à déconseiller, surtout au lecteur d'ici.

# Loin des sentiers battus

LE CHEMIN LE MOINS FRÉQUENTÉ  
Scott Peck  
Paris, Robert Laffont, 1987

### SUZANNE MARCHAND

POURQUOI emprunterait-on le chemin le moins fréquenté dans une société dont la philosophie des slogans publicitaires suggère : « Tout le monde le fait, fais le donc » ?

C'est pourtant le tour de force qu'a réalisé Scott Peck, psychiatre américain, en amenant plus d'un million de ses concitoyens à lire son ouvrage intitulé *The Road less Traveled*, au cours des dernières années, et à en faire ainsi un best-seller aux États-Unis depuis plus de trois ans maintenant.

L'oeuvre commence par ces simples mots : « La vie est difficile. » Rien de prometteur qui incite à poursuivre et pourtant, impossible de s'échapper ! On est immédiatement happé par cet éloquent appel en faveur d'une démarche vers l'évolution spirituelle. Impossible de sortir de ce chemin balisé de discipline, de responsabilité, de vérité qui mènera inévitablement à l'amour.

Il existe dans ce bouquin une espèce de sortilège. On y éprouve, au fil des mots, une soif d'absolu sans cesse assouvi et sans cesse renaissante.

En racontant son expérience de praticien et d'homme, l'auteur exacerbe des valeurs on ne peut plus traditionnelles mais d'une façon qui ne peut laisser personne indifférent. Tout est dans la manière ! S'il rap-

porte des faits vécus pour étoffer ses thèses, le docteur Peck n'en abuse cependant pas. Les expériences psychologiques de ses patients s'insèrent naturellement dans « l'itinéraire particulier » qu'il offre à son auditoire.

Sobre et limpide, la traduction de l'ouvrage, signée Laurence Minard, doit être soulignée. Toutefois, une ombre au tableau peut-être : l'accent excessif porté sur l'efficacité de la psychothérapie... un véritable plaidoyer ! Mais peut-on reprocher à un psychothérapeute de croire en son métier ?

En fin de parcours, un chemin sur lequel la vie, si difficile au départ, acquiert un sens, un chemin moins fréquenté sur lequel on se sent moins seul tout de même.

### Mes reproches à l'Église et à mon ex-famille.

- Milieu familial infernal. —travaux inhumains —tensions — chicanes —sévérité — esclavage —piété et éducation puritanistes.
- Études imposées à 20 ans. —théologie pour prêtre —lettres classiques —philosophie (24 ans de scolarité)
- Cupidité et extorsion par mon ex-famille. —à 43 ans, extorsion de tous mes biens. —à 50 ans, total déshériterment. —avec complicité des « Pères Blancs ».
- Étant à Miami, à 65 ans, refus, de la part de l'Église et de mon ex-famille, de m'aider bien qu'elles possèdent des millions \$, lors de ma tragique aventure de la noyade d'un chaton. —condamnation à un an de prison. —crise cardiaque presque fatale. —coût: \$25,000 — (avocat et hôpital).
- À 30 ans, interdiction de réorientation, à cause d'une loi inique, raciste, maudite du code de droit ecclésiastique pour prêtres de rite latin.
- Injustices criminelles des communautés religieuses envers leurs ex-sujets.
- Injustices des évêques envers leurs prêtres séculiers à l'âge de leur retraite.
- Cupidité et extorsion par les Pères des communautés religieuses contre des vieillards, surtout des prêtres, en perte d'autonomie.

### Mes espérances pour l'avenir

- Mariage optionnel pour les prêtres de rite latin comme pour ceux des autres rites. Actuellement, au moins, 78 % des prêtres de rite latin vivent un mariage clandestin. 18 % sont des homosexuels.
- La supériorité du célibat ecclésiastique sur le mariage pour les clercs séculiers n'est qu'un mythe, une irréalité.
- Vendre du sacré pour vivre, c'est de la simonie: crime défendu.
- Tout prêtre séculier devrait avoir et exercer une profession ou un métier pour ne pas vivre en parasite de la société.
- L'élection d'un pape dictateur, par une centaine de vieux cardinaux célibataires, créés à l'image et à la ressemblance du précédent, c'est un non-sens en 1987.
- Le gouvernement de 800 millions de catholiques doit nécessairement être un pouvoir collégial: tous les peuples voient les dictatures, aujourd'hui, en 1987.
- Le baptême d'un nouveau-né est un vol.
- Les femmes (52 % de l'humanité) doivent avoir accès au pouvoir décisionnel tout comme les hommes dans l'Église.



## VICTORIEN THÉORÊT PRÊTRE RETRAITÉ J'ACCUSE MA TRÈS SAINTE MÈRE (L'ÉGLISE)

- DE M'AVOIR VIOLÉ,
- DE M'AVOIR VOLÉ,
- D'AVOIR GÂCHÉ MA VIE.

Trois éditions de 5,000 volumes en 8 mois

- Viol criminel d'un enfant de 11 ans, très pauvre, sans défense.
- Trente-cinq années à des postes de cadre comme éducateur, sans salaire réel, avec 6 titres universitaires.
- À 60 ans, malade, retraité sans le moindre sous de pension, jusqu'à ma mort.
- Étude refusée, « médecine pour le tiers-monde », au nom de lois insensées et iniques.
- Période de ce volume: 1916-1976
- L'Église pour conserver sa crédibilité doit redevenir une Église pauvre comme le Christ: l'a voulu et comme Jean-Paul II l'avait décidé; mais, après 33 jours, la « mafia » ecclésiastique l'a assassiné pour profiter de ces richesses.
- Les richesses scandaleuses et les nombreuses compagnies de la banque du Vatican sont une aberration tandis que les affamés du monde crient au secours.
- 3e ÉDITION • REVUE • AUGMENTÉE • QUÉBEC-LIVRES • (514) 327-6900 • 14,95 \$
- Les bilans de la banque du Vatican doivent être promulgués avec transparence.
- La contraception par quels que moyens qu'elle soit, est une action de sens commun en accord avec la responsabilité. « Humanae vitae » doit être mise aux oubliettes parce que déphasée.
- Le remariage des divorcés(ées) est en conformité avec le consentement universel de tous les peuples contemporains. La saine raison l'impose et c'est Dieu qui a créé la raison.
- Les relations pré-maritales doivent être considérées comme un mariage progressif prudent, conforme au sens commun, contre une décision imprudente et trop risquée.
- Le purgatoire a été créé au douzième siècle seulement, selon une théologie-fiction, pour un racket ecclésiastique. Rien dans les écritures et la tradition.
- Les grands-messes, sur semaine, furent inventées pour un autre racket. Une basse-messe à la même valeur infinie: une seule suffit pour sauver une âme.
- Stigmatiser le peuple juif comme déicide est une folie criminelle et raciste contre toute vérité. Conséquences de ce mythe: —rejet et atrocités (2000 ans) —Holocauste par Hitler —refus de Pie XII d'intervenir contre Hitler en traquant le peuple juif pour sauver sa peau.
- Se baser sur la bible pour imposer ses idées, c'est un abus révoltant. Ses textes peuvent engendrer les pires monstruosités.
- Arrêt immédiat des voyages de Jean-Paul II. « Super-Star », à 5 millions de dollars par jour: c'est un mépris des millions d'affamés dans le monde. 90 % des gens qui s'attourent, par curiosité, pour l'adorer, comme « Star », dénie la théologie morale sexuelle déphasée. Pourquoi ces dépenses insensées pour répéter toujours ses mêmes rengaines, totalement et universellement rejetées. Un pape n'a pas le droit d'imposer sa culture à une autre culture. —célibat des prêtres séculiers de rite latin exclusivement. —contraception défendue. —relations avant le mariage défendues. —divorcés(ées) remarqués: hors de l'Église. —femmes toujours refusées comme égales à l'homme.
- Un pouvoir nécessairement phalocrate, c'est une absurdité.

Ces espérances sont-elles utopiques? NON: C'est nécessaire et vital pour la crédibilité et la pérennité de l'Église.

## LES MÉDICAMENTS, FAUT PAS EN ABUSER!

Santé et Services sociaux  
Québec

# Des hommes et un système dans la ronde des présidentielles

**LE SYSTÈME POLITIQUE DES ÉTATS-UNIS**  
Edmond Orban et collaborateurs  
Montréal et Bruxelles, Presses de l'Université de Montréal et Bruylant, 1987, 344 pages

**HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS**  
Lise Pothier  
Montréal, éditions Modulo 1987, 520 pages

**LE SYSTÈME POLITIQUE DES ÉTATS-UNIS**  
Marie-France Toinet  
Paris, Presses universitaires de France, 1987, 629 pages

## NOTES DE LECTURE

**PAUL-ANDRÉ COMEAU**

LA COURSE présidentielle aux États-Unis est commencée. Hier, le caucus de l'Iowa, demain les primaires du New Hampshire. Dans quelques semaines, le super-mardi des États du sud. Et la ronde se poursui-

va jusqu'à la fin juin, avant les conventions démocrate et républicaine. Difficile de s'y retrouver dans ce fouillis de techniques, d'événements qui permettent à la démocratie la plus puissante du monde de se donner un nouveau président. Voici, heureusement, trois ouvrages qui arrivent à point et qui permettent, non seulement de se constituer une grille d'interprétation des événements de cette ronde spectaculaire, mais de cerner l'originalité, la complexité et l'importance d'un processus législatif où le pire et le meilleur se confondent parfois.

On doit au professeur Edmond Orban, du département de science politique de l'Université de Montréal, d'avoir suscité, de la part de ses collègues de la plupart des institutions supérieures du Québec, des contributions originales qui composent la matière d'un important ouvrage sur le système politique des États-Unis. Exception faite d'un petit ouvrage du professeur Léon Dion, publié il y a plus de 25 ans et consacré au phénomène des groupes de pression, il n'y a rien eu de sérieux de publié, de

côté-ci de la frontière en langue française, sur l'ensemble de l'appareil politique américain. M. Orban et son équipe comblent donc une lacune qui devenait inquiétante, si l'on tient compte du poids qu'exerce Washington dans le cheminement du Québec et du Canada.

L'originalité de cet ouvrage collectif réside sûrement dans la présentation de la vie politique américaine à travers un schéma d'intrants-extrants. Aucune inquiétude à entretenir : l'entreprise ne donne pas dans un jargon esotérique, ni ne fait appel à des modèles abstraits, encore moins mathématiques. Après une présentation des structures, l'examen de leur fonctionnement et un regard sur les acteurs, les collaborateurs de cet ouvrage envisagent le produit, le résultat de cette lourde machinerie. D'où des chapitres sur la politique économique, la politique sociale, celle de défense et de sécurité, enfin, sur la diplomatie planétaire de cette fédération.

On lira évidemment avec intérêt les chapitres de Gérard Bernier sur le système électoral des États-Unis,

de Pauline-Marie Vaillancourt et de Nicole Desbiens sur les partis politiques et leur organisation, mais on aurait tort de se priver de parcourir l'ensemble de cet ouvrage. Les auteurs ont eu la bonne idée d'y joindre en annexe le texte de la Constitution des États-Unis et un remarquable glossaire des termes techniques de la vie politique.

Il faut signaler certaines contributions qui se dégagent de l'ensemble, notamment celle de Louis Balthazar sur la culture politique, et le texte d'Edmond Orban sur l'évolution du fédéralisme. Enfin, lecture obligée pour qui veut supputer les conséquences possibles de l'adoption par le Canada d'une Charte des droits et libertés, le doyen François Chevrete, de la faculté de droit de l'Université de Montréal, dégage les grandes lignes d'un processus judiciaire en pleine évolution.

En un mot, un ouvrage indispensable pour comprendre le fonctionnement de la première fédération de l'ère moderne.

\*\*\*

Ère moderne et fédéralisme : les



Photo AP

Le télé-prédicateur **PAT ROBERTSON** a bousculé toutes les prévisions lors du caucus républicain en Iowa au début de la semaine en devançant l'actuel vice-président des États-Unis. Une surprise comme seul peut en réserver le système électoral américain.

deux concepts sont intimement liés dans le façonnement de ce pays et de son système de gouvernement. Dans un manuel de très haute tenue, Lise Pothier réussit le tour de force de dresser le cheminement de ce pays depuis l'arrivée des *Pilgrims* jusqu'à la veille du sommet Reagan-Gorbachev. Cet ouvrage n'a rien à envier aux manuels et autres productions qui nous viennent d'ailleurs. Avec un rare don de synthèse, l'auteur réussit à épinglez les événements significatifs, non seulement dans le domaine politique, mais aussi dans la vie sociale, économique et culturelle. C'est donc l'ensemble de la société qui est prise en charge par cette démarche, lucide et brillante tout à la fois.

Il s'agit, certes, d'un manuel, avec les exigences du genre : une classification minutieuse, des résumés clairs et précis. Mais la démarche est facile, claire et globale. On doit aussi souligner au passage la qualité de l'illustration et la richesse des indications bibliographiques. Enfin, un mot sur la dernière section de l'ouvrage. En un peu moins de 100 pages, Lise Pothier réussit à brosser un tableau vivant et assimilable des États-Unis de l'après-guerre. En soi, cette partie constitue une introduction de qualité aux États-Unis de

l'ère Reagan.

\*\*\*

L'ouvrage de Marie-France Toinet, directrice de recherches à la Fondation nationale des sciences politiques, à Paris, complète avantageusement les deux premiers titres de cette note. Il s'agit d'un texte fouillé qui juxtapose une démarche juridique et une approche science politique. Manuel et essai tout à la fois, ce traité prend la relève des classiques du genre, à commencer par l'ouvrage du professeur Tunc, également publié aux Presses universitaires de France au début des années 50.

Marie-France Toinet s'est longuement intéressée aux relations à établir entre le processus constitutionnel envisagé dans sa dimension judiciaire et la vie politique au sens large. Il s'agit sans doute là de l'aspect le plus novateur dans une démarche qui témoigne d'une connaissance approfondie de la vie politique américaine de la fin des années 80.

Comme dans tous les ouvrages de la collection « Thémis », le livre de M.-F. Toinet est d'une richesse exceptionnelle au chapitre des notations bibliographiques les plus récentes.

# Fouquet, Turenne, Richelieu: espèces sonnantes au XVIIe siècle

**TURENNE**  
Jean Bérenger  
Paris, Fayard, 1987, 613 pages

**FOUQUET**  
Daniel Dessert  
Paris, Fayard, 1987, 401 pages

**POUVOIR ET FORTUNE DE RICHELIEU**  
Joseph Bergin  
Paris, Robert Laffont 1987, 381 pages

**PIERRE-Y. LAURIN**

DU FOND de leurs tombes, les grands du XVIIe siècle doivent bien rire ! Les scandales financiers par lesquels les partis politiques français sont élaboussés, portent sur quelques millions de francs. Les ministres du temps, eux, accumulaient des fortunes proprement colossales.

Depuis la parution du livre fondamental *Argent, pouvoir et société au Grand Siècle*, de Daniel Dessert (Fayard, 1983), il n'est plus possible de traiter de la même manière de cette période. Les plus importantes fortunes du temps ne sont pas, comme il a souvent été cru, entre les mains de quelques bourgeois, mais plutôt dans celles des grands feudataires et dignitaires du royaume. C'est, d'ailleurs, ce que nous démontrons avec bonheur l'Irlandais Bergin dans son livre sur le cardinal de Richelieu. Armand Jean du Plessis, duc de Richelieu a amassé, pendant ses 18 années au gouvernement, beaucoup d'argent, de terres, de sinécures et a montré la voie à ses successeurs (Mazarin surtout). L'historiographie traditionnelle le dépeint



International Portrait Gallery

Le cardinal de **RICHELIEU** (1585-1642).

comme un homme strictement obsédé par la consolidation de son assise politique. Parallèlement, ses mémoires établissent le mythe qu'il ne s'était pas enrichi; M. Bergin nous explique qu'il a géré en administrateur hors pair une fortune protéiforme. C'est en cumulant plusieurs fonctions et en profitant de chacune d'elles qu'il l'a érigée : sa charge à l'Amirauté, ses bénéfices ecclésiastiques, ses spéculations foncières et sur les bons de l'État. Ce noble de haut lignage a rassemblé pour ses héritiers un immense domaine foncier, apanage naturel des familles qui se respectaient.

Quant à Fouquet, son biographe

Dessert emprunte un style polémique et presque passionné qui étouffe à prime abord. Il aime son sujet, le Fouquet malmené, calomnié par trois siècles de faussetés. Nous assistons à une réhabilitation en bonne et due forme. Un peu trop peut-être. Car, si la légende veut que le surintendant des Finances Nicolas Fouquet ait été un prévaricateur de haut vol, M. Dessert nous le propose maintenant comme un parangon de vertu, qui se serait même ruiné au service de l'État. Pour prouver sa thèse, il fait le compte de sa fortune avant et après son ministère. Et le solde est négatif, d'où son évidente honnêteté. Or on doit se rappeler (il le dit lui-même dans son précédent livre) que les contractants réglent souvent des paiements sous seing privé. Les traces de ces contrats ne nous sont jamais parvenues. C'est d'ailleurs de la sorte qu'étaient traitées les transactions les plus importantes et les plus lucratives de l'époque. M. Bergin confirme aussi cette approche.

Si les assertions martelées par M. Dessert doivent au moins nous instiller un doute, il faut quand même noter que le travail de rétablissement des faits de l'historien est remarquable. Non seulement Fouquet nous est livré sous un jour plus réel, mais les deux larrons que sont Colbert et Mazarin voient jetée sur eux une lumière plus crue. Nous découvrons des vérités, notamment sur leurs affaires, qu'ils n'auraient sûrement pas trouvées utiles de mettre au jour.

La carrière de Turenne atteint son apogée quand Richelieu n'est plus que poussière et que le surintendant

croupit déjà depuis plusieurs années dans une prison du sud de la France. Dans ce livre plutôt technique (qui insiste sur la facette militaire de la vie de Turenne, qui est après tout un soldat...), est vérifiée dans les faits l'assertion que faisait Pierre Bluche dans son *Louis XIV* (Fayard, 1986); sous le Roi-Soleil, même les membres des familles de haut rang devaient mériter leur place. Car, malgré ce qui a été longtemps cru, Turenne était un grand noble (il faisait partie de la famille des La Tour d'Auvergne) et, avant tout, un excellent combattant. Comprenez de façon admirable l'importance de la cavalerie dans les luttes militaires européennes, il a lancé volontiers ses troupes dans des guerres de mouvement desquelles il est souvent ressorti vainqueur. Pendant la Fronde, il mit très tôt en pratique ces préceptes. Il a vaincu le grand Condé, général de génie, et a sauvé sans l'ombre d'un doute le pouvoir encore mal établi du jeune roi Louis XIV.

Domnant le bruit des pièces de monnaie qui s'entrechoquent et même celui des armes qui s'emmellent, la rumeur qui se dégage de ces très bons livres sur le XVIIe siècle français nous montre des comportements politiques complètement différents de ceux d'aujourd'hui. Les ministres devaient profiter de leur position à la tête du pays pour se constituer une fortune. Le courage des militaires se trempait au combat, à la tête de leurs troupes, et non dans quelque camp retranché, penchés sur des cartes d'état-major. Décidément, les temps changent; si la raison s'en trouve confortée, le romantisme, lui, en prend un dur coup.

## LES ESSAIS DES TEMPS MODERNES

**CARRÈRE D'ENCAUSSE NI PAIX NI GUERRE**



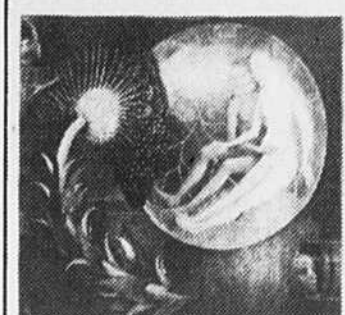
Champs Flammarion

**TRUFFAUT LES FILMS DE MA VIE**



Champs Flammarion

**J. TESTART L'ŒUF TRANSPARENT**



Champs Flammarion

**ASTURIAS TROIS DES QUATRE SOLEILS**



Champs Flammarion

De l'or pour votre matière grise  
Champs Flammarion

## philosophiques

revue de la société de philosophie du québec  
vol. XIV n° 2

### SOMMAIRE

<b>Articles</b>	
D.SAUVÉ, <i>Kant, le matérialisme et la psychologie rationnelle...</i>	227
G. ALLARD, <i>Au-delà et en deçà de l'homme social: les pôles de la pensée de Rousseau...</i>	263
P. KNEE, <i>Agir sur les coeurs: spectacle et duplicité chez Rousseau...</i>	299
D. LAURIER, <i>Les états intentionnels des créatures solitaires...</i>	329
Y. PROVENÇAL, <i>Une analyse de la notion d'objectivité...</i>	361
U. SANTAMARIA ET A. MAINVILLE, <i>Marx et le matérialisme: sens et valeur de la première thèse sur Feuerbach...</i>	381
<b>Intervention</b>	
G. LEROUX, <i>Expérience, communauté, institution. Réflexions sur la spécialisation de l'éducation morale du primaire...</i>	413
<b>Étude critique</b>	
R. MIGUELEZ, <i>Narration, connaissance et identité chez Paul Ricoeur (à propos de Temps et récit 1, 2, et 3)...</i>	425
<b>Comptes rendus</b>	435

### ADMINISTRATION DE LA REVUE

Administration financière: Société de Philosophie du Québec, C.P. 1370, Place Bonaventure, Montréal, P. Québec, H5A 1H2  
Édition: Les Éditions Bellarmin, 8100 boulevard Saint-Laurent, Montréal, P. Québec, H3P 2L9.  
Distribution: Distribution Parallèle, Montréal, (514) 525-2513.

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

## RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES

Une source de références essentielles pour l'étude du Québec depuis 1960

- 1986 • Deux numéros ouverts
- Les cégéps vingt ans après
- 1987 • Un numéro ouvert
- La famille (numéro double)
- 1988 • Deux numéros ouverts
- Les mutations du monde rural

En plus, dans chaque numéro: des comptes rendus d'ouvrages, des critiques, des débats.

### ABONNEMENT (3 numéros)

Individuel 15 \$ — étudiant 9 \$ (avec photocopie de la carte d'étudiant)  
— organisme 30 \$ — au numéro 6 \$

Recherches sociographiques ABONNEMENT  
Faculté des sciences sociales Université Laval Québec G1K 7P4  
NOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
CODE POSTAL \_\_\_\_\_

# Comme si la parole était brûlée de l'intérieur...



Jean  
**ETHIER-BLAIS**  
▲ Les carnets

Lorsque parut *La Quête de joie*, de Patrice de La Tour du Pin, la petite colonie des poètes de Montréal (nous sommes en 1939) fut en émoi. Un poète catholique dont le lyrisme débouchait sur l'intériorité, quelle merveille ! On commençait à en avoir soupé du père Claudel et de ses mugissements de boeuf vieillissant. Bien sûr, Hertel prenait la peine de l'imiter. C'était peut-être là une raison supplémentaire de lui tourner le dos. Patrice de La Tour du Pin, lui, était jeune; il avait la beauté, non pas du diable, mais d'un ange aristocratique. Il était propriétaire d'un château en Sologne; il appartenait à une famille de grande illustration. C'est à l'un de ses ancêtres que le roi de France acheta le Dauphiné, qui donna son nom au Dauphin. Quelle branche ! Et quelle foi ! Et quels accents ! On l'imita. Edmond Labelle fut le premier à y aller de sa « quête ». Cela devint presque un jeu chez les anciens élèves des jésuites et dans les collèges. Nous, les enfants d'ailleurs, Patrice de La Tour du Pin ne nous frappa jamais de plein fouet. Sa légende, cependant, perdura. L'auteur de *La Somme* est enfoui dans l'inconscient collectif québécois. Parfois, dans une librairie, l'un d'entre nous feuillette, de lui, une plaquette ou un énorme livre, à la

recherche du bonheur de la première lecture. Ce bonheur, le retrouve-t-on jamais ? Patrice de La Tour du Pin et sa *Quête* ressemblent au Jacques Rivière de la correspondance avec Alain Fournier. Ce sont des auteurs qu'on hésite à fréquenter de nouveau, des livres qu'on hésite à relire, crainte d'être déçu. Et si ce n'était que cela ? Et si j'avais honte de ma jeunesse ? Et si...  
M. Jacques Gauthier, lui, est un jeune homme. Le temps a passé. La patine a fait son oeuvre. Patrice de La Tour du Pin est mort (1975). Le jeune dieu est devenu père de famille, homme fait, exploitant agricole, il n'a pas épaissi, mais ses traits se sont comme voilés, son sourire radieux est devenu méditatif, il finit par ressembler à un chevalier du Graal. Une photographie nous le montre dans son fauteuil en pleine lumière, quelques semaines avant sa mort, émacié, non pas triste, en paix, avec sa vie, avec sa poésie. Il n'a jamais eu autant l'air d'un poète, plus un mage que Rilke lui-même, qui a tant soigné sa mise en scène. J'ai-je jusqu'à dire qu'il a l'air d'un saint ? Non, car, parfois, être un homme, dans l'harmonie de ses dons, est préférable, par son accessibilité, à la sainteté. Patrice de La Tour du Pin colle, avant de mourir, à son destin. La quête est

finie. La porte s'ouvre toute grande sur la vie. Tout ce qu'écrivait M. Jacques Gauthier de cette mort est beau; ce qu'il cite l'est plus encore. On envie presque un homme comme Patrice de La Tour du Pin, qui a tout eu, le talent, l'amour de Dieu et des êtres, le don de l'amitié, celui de la poésie, une naissance illustre, la gloire. N'est-ce pas trop ?

M. Jacques Gauthier, donc, lui consacre un beau livre, qui est une partie de sa thèse de théologie. Il est théocritique, comme Patrice de La Tour du Pin se voulait théopète. Livre qu'on lit d'une traite, vivant, clair, faisant revivre un homme si attachant et noble que, paradoxalement, on est ravi de ne l'avoir pas connu. On se serait, en cette présence, pourtant simple et avenante, senti trop vulgaire et enraciné dans le péché. Je ne ferai à cet ouvrage qu'un reproche, c'est son titre. M. Jacques Gauthier l'a appelé : *Patrice de La Tour du Pin, quêteur du Dieu de joie*. Ce « quêteur » me gêne. Pourtant, La Tour du Pin, lui aussi, l'a employé. Je ne saurais le dire, c'est sans doute une question d'oreille. Pourquoi pas « en quête » ? Il y a, dans le mot « quêteur », une notion de rapetissement, d'abaissement, qui ne correspond pas à la noblesse, à l'enchantement d'égal à égal, sans jamais donner dans l'orgueil, qui caractérise les rapports de La Tour du Pin avec Dieu. Pour le reste, c'est l'histoire de deux vies, celle de l'homme, celle de l'âme.  
La vie de Patrice de La Tour du Pin est sans histoire, sinon qu'il fut prisonnier en Allemagne pendant la dernière guerre. Les Allemands le libérèrent, on ne sait trop pourquoi, sinon parce qu'il était déjà un poète illustre. Il se marie, après un rêve

prémonitoire, avec une jeune cousine. Il fut célèbre, il le devint moins, le redevint peu ou prou. La gloire ne présentait à ses yeux qu'un intérêt relatif. Il aimait Dieu, se voulait une sorte de précurseur du Christ. Un poète, chrétien. Nous vivons dans un univers où cette vision de soi paraît démodée. Pensez donc ! un poète chrétien. Et pourtant admirable. M. Jacques Gauthier cite abondamment La Tour du Pin. A qui fait-il penser, sinon à Marie Noël ? Même pureté du langage, comme si la parole était brûlée de l'intérieur, avant même d'être dite. Même agencement des jours, en fonction du déroulement liturgique. Surtout, chez l'un comme chez l'autre, cette haute acceptation de l'ordre de l'univers, qui remplit le poète d'une joie cosmique. Je note, en passant, la culture de Patrice de La Tour du Pin, sa connaissance de la Bible et de Dante, son amour de Montaigne et de Valéry, compagnons quotidiens. J'en reviens à l'un de mes dadas. Il est impossible de devenir un grand, un noble poète, si l'on ne porte en soi cette assimilation de l'univers des idées. On peut écrire des vers, ou ce qu'on pense être tels, mots à la suite les uns des autres qui peuvent épater des adolescents en mal de cris ou quelques professeurs en mal d'audience; rien ne restera de ce qui n'est pas consubstantiel à la connaissance, à l'esprit, à la possession du monde. Il suffit de méditer sur un seul poème d'un poète qui semble aussi simple que Verlaine pour comprendre ce que je veux dire. Keats pensait que son nom avait été écrit sur l'eau. La plus grande partie de la poésie contemporaine l'aura été, elle, assurément. Patrice de La Tour du

Pin a cherché la source de la poésie. Il la trouve dans le Corps mystique. C'est pourquoi, à l'instar de saint Thomas d'Aquin, il a pu intituler son oeuvre *Somme*. Une *Somme* de poésie, c'est-à-dire la possession charnelle et la consécration mystique du monde. À cette grande vision, l'oeuvre a-t-elle répondu ?  
Le poète, pendant 40 ans, a passé ses matinées en tête-à-tête avec son travail. Les poèmes de jeunesse lui sont venus facilement, par une sorte d'inspiration qui remontait du fond des âges. Il s'y est fait l'interprète de sa lignée. C'est toujours ainsi. Rimbaud, dans l'éclatement de ses puissances, a dit la poésie que ses parents portaient en eux. Le vrai poète, celui de la maturité, ne peut déployer ses dons qu'après la traversée du désert. C'est pourquoi les poètes de l'âge adulte sont si rares. Patrice de La Tour du Pin a franchi les bornes de la solitude intérieure et du désespoir du vide. Après les effusions des premiers recueils, paraissent les livres de réflexion sur la nature, sur les noms, sur les nombres, sur l'Univers-Symbole. Il passe, avec quel déchirement, du rêve de l'enfance à l'acceptation de la réalité de l'homme. On constate, dans son oeuvre, la présence de cette déchirure. La vie n'est jamais ce que nous croyons qu'elle est. Je est un autre, écrit Rimbaud. Cet autre n'est pas celui qu'on pense et, parfois, comme dans le cas de Rimbaud et de La Tour du Pin, l'autre s'écrit avec une majuscule qui le rend terrible. M. Jacques Gauthier, qui a écrit un livre d'admiration et de piété, nous rend le cheminement dans la connaissance. À la façon des

théologiens d'autrefois, il s'est fait le commentateur de l'oeuvre. Il avance d'un pas; citation. Il revient sur ses pas; citation. Il n'extrapole pas, signe infailible d'une modestie rassurante devant le texte. En plus des poèmes et des hymnes, il nous fait connaître de nombreuses lettres de La Tour du Pin, qui sont à la ressemblance de la poésie. Le poète parle de lui-même avec chaleur et détachement, non sans ironie. Comme il le dit lui-même : il ne se prend pas au sérieux. On a envie de l'embrasser.  
Je veux dire aussi quelques mots sur la souffrance et la prière chez ce poète. La Tour du Pin priait sans cesse. Les êtres religieux sont ainsi. Leur vie est prière. Lui savait, de science certaine, qu'au bout de la prière, et faisant cause commune avec elle, se trouvait la souffrance, dont le Christ en croix est l'image. Il est aussi l'image de l'amour qui tend les bras. Le critique ne se sent pas le droit de parler plus avant de ces choses si profondes, si dures à accepter lorsqu'on est homme, vieillissant, et qu'on voit approcher l'heure de la souffrance véritable. La conscience de cette indignité est mêlée de tant de regrets qu'on se tourne vers ces figures sublimes, comme est celle de Patrice de La Tour du Pin, pour les supplier de veiller sur nous. Faute d'autres saints, adressons-nous aux poètes, détenteurs du sens de la vie et de l'éclatement de la mort.

\* PATRICE DE LA TOUR DU PIN, QUÊTEUR DU DIEU DE JOIE Jacques Tremblay Montréal, Éditions paulines 1987

## Découvrir l'architecture et l'urbanisme à Montréal

**LES GRANDES PLACES PUBLIQUES DE MONTRÉAL**  
Marc-H. Choko  
Montréal, éditions du Méridien  
1987, 215 pages

**MAISONS DE CAMPAGNE DES MONTRÉALAIS, 1892-1924**  
L'architecture des frères Maxwell  
France Gagnon-Pratte  
Montréal, éditions du Méridien  
1987, 215 pages

**DÉCOUVRIR L'HISTOIRE PAR L'ARCHITECTURE**  
Les éléments d'architecture classique à Montréal  
musée des Beaux-Arts de Montréal et fondation Héritage-Montréal  
Montréal, éditions du Méridien  
1987, 88 pages

**JEAN-CLAUDE MARSAN**

LA FIN de l'année 1987 a été marquée, grâce à la dynamique maison d'éditions du Méridien, par la parution de plusieurs ouvrages traitant d'architecture et d'urbanisme. Trois de ceux-ci concernent plus particulièrement Montréal.

Qui dit place publique urbaine dit activités et formes. Pour éviter tout malentendu, soulignons immédiatement que l'ouvrage du professeur Marc-H. Choko, sur *Les Grandes Places publiques de Montréal*, traite davantage des événements historiques et des interventions des individus et des entreprises qui ont marqué ces places que de leurs formes ou de morphologie urbaine comme telle.

Cette étude, qui montre l'importance historique de la place d'Armes, des squares Victoria, Viger et Dominion sur le développement du centre-ville, est bien écrite, fort accessible au grand public et d'un intérêt soutenu. L'auteur a fouillé l'histoire de ces places jusque dans les moindres détails, rendant fascinante leur longue sédimentation.

Le choix des illustrations n'est pas moins riche. Ceux qui connaissent déjà l'iconographie montréalaise resteront étonnés du nombre de nouvelles pièces que M. Choko ajoute à ce patrimoine.

Le fait que l'auteur se soit peu préoccupé de la dimension formelle de ces places infirme, cependant, ses recommandations sur leur revitali-

sation, lesquelles portent essentiellement sur leurs activités et leur accessibilité. La qualité du cadre physique demeure, néanmoins, importante. Par exemple, on aura beau installer des guinguettes sur la place d'Armes ou le square Victoria pour les animer, ce sera peine perdue. Car ces lieux sont devenus inconfortables à cause de la hauteur et de la forme de certains bâtiments riverains qui y projettent de l'ombre la majeure partie de la journée et y créent des effets de microclimat déplaisants.

France Gagnon-Pratte, qui est historienne de l'architecture, a produit, pour sa part, un ouvrage presque parfait avec ses *Maisons de campagne des Montréalais, 1892-1924*. Son étude porte sur l'architecture des opulentes résidences secondaires construites au tournant du siècle par les frères Maxwell, dans la région montréalaise et dans celle de Saint-Andrews, au Nouveau-Brunswick.

De ces architectes montréalais talentueux et prolifiques, on connaît surtout les oeuvres urbaines : le magasin Henry Birks, l'agrandissement de la gare Windsor, le musée des Beaux-Arts et d'autres du genre. Dans un style aussi coloré que l'architecture qu'elle décrit, l'auteur nous révèle une toute autre production : des oeuvres domestiques riantes, pittoresques et charmantes, faites pour plaire à une classe gâtée par les loisirs et la fortune.

Son étude montre bien l'importance de l'influence de l'architecture résidentielle de la côte atlantique américaine sur cette production locale. À cette époque, talents, idées et biens matériels se promenaient de part et d'autre de la frontière canado-américaine comme dans une zone de libre-échange. Cependant, comme il s'agit d'une zone où les climats et les paysages sont plus ou moins semblables, cette influence a eu des effets intégrateurs.

Le lecteur peut, d'ailleurs, constater que c'est Edward Maxwell, formé comme architecte à Boston, qui a produit les résidences les plus chaleureuses, les plus pittoresques et les mieux intégrées à leur paysage. Son frère William, qui a étudié à l'École des beaux-arts de Paris, a davantage privilégié les styles plus académiques, souvent au détriment de cette intégration.

Enfin, Mme Gagnon-Pratte, qui a eu accès à une quantité considérable de dessins originaux, a su en faire une sélection judicieuse pour publication. Il en résulte un ouvrage extrêmement bien illustré où voisinent, avec des photographies contemporaines et d'époque, des plans, des dessins, aquarelles, croquis des architectes concepteurs. Voilà donc un livre qui est aussi plaisant à regarder qu'instructif et intéressant à lire.

\*\*\*  
*Découvrir l'histoire par l'architecture* est un guide d'exercices, aux illustrations abondantes, qui invite les adolescents et le grand public en général à reconnaître et apprécier l'héritage du passé dans les réalisations architecturales montréalaises.

Conçu par le service éducatif du musée des Beaux-Arts de Montréal, dans le cadre du programme « Patrimoine », auquel collabore la fondation Héritage-Montréal, il s'agit d'un manuel qui n'a rien de l'austérité des productions scolaires habituelles. Au contraire, il dégage une bonne fraîcheur et se feuillette avec plaisir et intérêt.

Le lecteur se rend compte que les éléments d'architecture classique qu'il peut retrouver un peu partout à Montréal, même jusque dans les duplex — mais surtout en suivant une promenade qui lui est tracée dans le vieux Montréal — le relient directement aux civilisations anciennes les plus riches de l'humanité.

De la Grèce à la Rome antique, de la Renaissance à l'époque de la révolution industrielle, les mêmes éléments architecturaux — colonnes, pilastres, frontons, dômes, arcades, etc. — se sont perpétués jusque dans notre métropole d'Amérique, dans les édifices de la Cour municipale, du marché Bonsecours, des palais de justice, des banques de Montréal et de Commerce et d'autres bâtiments de facture classique. Grâce à ce guide, l'utilisateur apprend à regarder et à analyser ce qu'il voit, ce qui constitue le principe même sur lequel repose la visite d'un musée.

À l'avis de tous les éducateurs et éducatrices qui ont le goût de prendre l'air tout en accomplissant leurs tâches. Il est à parier qu'ils seront les premiers à s'instruire et à se passionner pour ces exercices d'écomusée.



La place d'Armes.

Photo Jacques Grenier

## La librairie du Nouveau Monde

Suite de la page D-1

fis que celui, très fou et très passionné, d'avoir élu domicile et librairie près du Vieux-Port, il y a sept ans, dans un quartier alors tout à fait désert passé 17 h et « quasiment fantôme les fins de semaine ».

Dans l'intimité et l'atmosphère familiale de leur librairie — une maison aux fondations vieilles de trois siècles et dont les larges ouvertures de la façade convient aujourd'hui le passant au lèche-vitrine — les jeunes propriétaires sont comme deux poissons nageant dans des eaux qui ont de moins en moins de secrets pour eux. Car c'est petit à petit, en fouillant catalogue sur catalogue et en plaçant chaque année des commandes avec les moyens du bord, qu'ils ont patiemment monté ce fonds exceptionnel qui sert aussi nombre d'institutions « avec lesquelles nous avons pu établir des liens très personnalisés avant que notre clientèle actuelle prenne régulièrement le chemin de notre Nouveau Monde », confie Danielle Gagnon, responsable du secteur.

L'idée d'une librairie spécialisée en histoire du Québec a germé chez Jérôme Leclerc lorsque, travaillant à titre d'employé dans une librairie de livres d'occasion, il se rend compte que les seuls livres anciens vraiment en demande sont des livres d'histoire. De là à crier « Eureka ! » il n'y avait qu'un pas que le jeune homme, alors dans la toute jeune vingtaine, franchit allégrement, secondé par Mme Gagnon.

« Après sept ans, dit-il, je suis toujours très fier de vendre le livre québécois. J'y trouve une grande valorisation. Il y a quelques années, les gens nous demandaient si nous n'étions pas une librairie gouvernementale, du fait, sans doute, que les publications des deux niveaux de gouvernement occupaient une large place dans nos rayons ! Nous les gardons encore à demeure mais ce qui

suscite les réactions de nos clients actuels, c'est de constater le nombre grandissant de livres québécois. Ils sont très heureux que nous puissions les offrir en permanence. »

En plus des auteurs québécois, le fonds de la librairie du Nouveau Monde renferme environ 10 % de titres issus de la plume d'essayistes canadiens-anglais, américains, et provenant de la communauté française d'Europe. Question, en effet, de fournir le plus large éventail possible sur les diverses facettes d'un sujet donné : par exemple, le vêtement, le mobilier, l'architecture... On garde tout ce qui s'écrit au Québec et sur le Québec dans le domaine de l'essai !

Vous croyez qu'une telle librairie n'est pas rentable ? C'est sans compter sur le *best-seller* ! Aux dires de mes interlocuteurs, le meilleur *best-seller* au Québec... c'est le livre québécois ! René Lévesque, Lise Payette, Claude Charron, le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, l'*Atlas historique du Canada*, le *Dictionnaire biographique du Canada*, voilà autant d'auteurs et de titres qui amènent de l'eau au moulin.

En tout cas, au 103, rue Saint-Pierre, on a le vent dans les voiles, comme le démontrent les travaux d'agrandissement en cours. Bientôt 1.200 pieds carrés de surface dont les nouveaux rayons se garniront également de romans, poésie, livres jeunesse, ouvrages pratiques et bouquins spécialisés tant sur la faune que sur la flore et les oiseaux du Québec. L'entière panoplie de notre littérature, quoi ! Un lieu désormais privilégié pour les écrivains d'ici, certains d'y retrouver leurs titres aux côtés de « déjà en place » Fernand Dumont, Marcel Trudel, John R. Porter, André Lachance, Marianna O'Callagher, le collectif Clio, et davantage.

« Nous continuerons de privilégier l'édition québécoise mais surtout l'auteur québécois, et ce, peu importe l'éditeur », affirme Danielle Gagnon. Preuve à l'appui : *Les Têtes à Papineau*, de Jacques Godbout, tout juste sorti en version de poche au Seuil, déjà au catalogue du Nouveau Monde !

— Julie Stanton

## Marianne chez l'oncle Sam

**ÉVIDENCES INVISIBLES Américains et Français au quotidien**  
Raymonde Carroll  
Paris, Seuil, 1987, 217 pages

**CHANTAL BEAUREGARD**

CETTE étude comparative cherche à mieux comprendre ce qui sépare les Français et les Américains, par des exemples centrés sur l'objet de leurs malentendus. Et ils sont nombreux ! Car, de part et d'autre, on impute parfois à des travers personnels ce qui est lié, en réalité, à des différences culturelles. Ainsi, la conception française de l'amitié est particulièrement gênante pour les Amé-

ricains, genre bon enfant, qui s'attendent à être épaulés par des amis auxquels ils réclament de l'aide. C'est-à-dire que, pour l'Américain, l'ami doit abonder dans le même sens que lui. Dans ces circonstances, les Français leur paraissent distants et autoritaires, car ils incitent leurs amis à se « secouer les puces », plutôt qu'à se laisser aller. Un autre exemple : les Américains n'hésitent pas à multiplier leurs appels téléphoniques pour se renseigner ou pour tout simplement prendre des nouvelles de quelqu'un. C'est pourquoi ils restent surpris par la réticence des Français à utiliser le téléphone.

Raymonde Carroll apporte une recette simple pour transformer le malentendu culturel en exploration de

l'autre. Riche de son expérience personnelle, cette ethnologue française vivant aux États-Unis éprouve chaque jour sa méthode d'analyse culturelle. Tout d'abord, en explorant le système de communication de chaque groupe, on peut arriver à saisir les raisons du malentendu culturel. Il s'agit, ensuite, pour l'individu de dépasser ses interprétations hâtives et ses jugements de valeur, qui, en lui forgeant une fausse conception, le privent de la compréhension, voire de la fascination de l'autre.

Une belle invitation au voyage, à travers les différences culturelles, pour tous les Québécois influencés, à divers égards, par les deux peuples qui font l'objet de ce livre.

MICHAEL DELISLE  
**FONTAINEBLEAU**  
FICTION

Par son écriture originale et maîtrisée, *Fontainebleau* laissera des traces dans la mémoire du lecteur.

**LES HERBES ROUGES**

134 p. - 14,95 \$